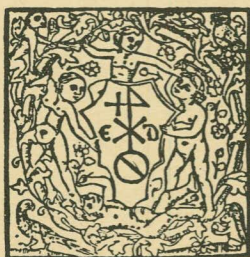


Cahiers
Ferdinand de Saussure

20

1963



LIBRAIRIE DROZ GENÈVE

Cahiers

Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale

Comité de rédaction

HENRI FREI, président, Genève
ANDRÉ BURGER, secrétaire, Genève
ROBERT GODEL, trésorier, Genève
EDMOND SOLLBERGER, Londres



Rédaction et administration

LIBRAIRIE DROZ S. A., GENÈVE
8, rue Verdaine - Téléphone 25 62 98 - CCP I. 25 52

Tous droits réservés

Cahiers
Ferdinand de Saussure

20

1963

LIBRAIRIE DROZ GENÈVE

Le 22 février 1963, sous la présidence de M. Bernard Gagnebin, doyen de la Faculté des lettres, l'Université de Genève a commémoré par une cérémonie publique le cinquantième anniversaire de la mort de Ferdinand de Saussure. Les universités suisses étaient représentées par MM. les professeurs A. Bloch (Bâle), G. Redard (Berne), A. Labhardt (Neuchâtel), P. Schmid (Lausanne) et C. Regamey (Lausanne et Fribourg).

Après que M. Robert Godel eut évoqué la carrière du maître, M. Emile Benveniste, professeur au Collège de France, a marqué l'originalité et le rayonnement de la pensée saussurienne.

Nous remercions M. Benveniste de nous avoir fait l'honneur et l'amabilité de se joindre à nous en cette occasion solennelle, et nous sommes heureux de pouvoir publier dans ce cahier le texte de sa belle conférence.

Le comité de rédaction

E. BENVENISTE

SAUSSURE APRÈS UN DEMI-SIÈCLE

Ferdinand de Saussure est mort le 22 février 1913. Nous voici réunis cinquante ans après, à la même date, le 22 février 1963, pour une commémoration solennelle, en sa ville, en son université.¹ Cette figure prend maintenant ses traits authentiques, elle nous apparaît dans sa vraie grandeur. Il n'y a pas de linguiste aujourd'hui qui ne lui doive quelque chose. Il n'y a pas de théorie générale qui ne mentionne son nom. Quelque mystère entoure sa vie humaine, qui s'est tôt retirée dans le silence. C'est de l'œuvre que nous traiterons. A une telle œuvre, seul convient l'éloge qui l'explique dans sa genèse et en fait comprendre le rayonnement.

Nous voyons aujourd'hui Saussure tout autrement que ses contemporains ne pouvaient le voir. Toute une part de lui-même, la plus importante sans doute, n'a été connue qu'après sa mort. La science du langage en a été peu à peu transformée. Qu'est-ce que Saussure a apporté à la linguistique de son temps, et en quoi a-t-il agi sur la nôtre?

Pour répondre à cette question, on pourrait aller d'un de ses écrits au suivant, analyser, comparer, discuter. Un tel inventaire critique serait sans doute nécessaire. Le bel et important ouvrage

¹ Ces pages reproduisent l'essentiel d'une conférence donnée à Genève le 22 février 1963, sur l'invitation de l'Université, pour commémorer le cinquantième de la mort de Ferdinand de Saussure. Quelques phrases liminaires, toutes personnelles, ont été supprimées. On ne devra pas oublier que cet exposé a été conçu à l'intention d'un public plus large que celui des linguistes, et que la circonstance excluait toute discussion et même tout énoncé trop technique.

de M. Godel² y contribue déjà largement. Mais ce n'est pas notre propos. Laissant à d'autres le soin de décrire en détail cette œuvre, nous essaierons d'en ressaisir le principe dans une exigence qui l'anime et qui même la constitue.

Il y a chez tout créateur une certaine exigence, cachée, permanente, qui le soutient et le dévore, qui guide ses pensées, lui désigne la tâche, stimule ses défaillances et ne lui fait pas trêve quand parfois il tente de lui échapper. Il n'est pas toujours facile de la reconnaître dans les démarches diverses, parfois tâtonnantes, où s'engage la réflexion de Saussure. Mais, une fois discernée, elle éclaire le sens de son effort, et le situe vis-à-vis de ses devanciers comme par rapport à nous.

Saussure est d'abord et toujours l'homme des fondements. Il va d'instinct aux caractères primordiaux, qui gouvernent la diversité du donné empirique. Dans ce qui appartient à la langue il pressent certaines propriétés qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. A quoi qu'on la compare, la langue apparaît toujours comme quelque chose de différent. Mais en quoi est-elle différente? Considérant cette activité, le langage, où tant de facteurs sont associés, biologiques, physiques et psychiques, individuels et sociaux, historiques, esthétiques, pragmatiques, il se demande: où est en propre la langue?

On pourrait donner à cette interrogation une forme plus précise en la ramenant aux deux problèmes suivants, que nous mettons au centre de la doctrine saussurienne:

1) quelles sont les données de base sur lesquelles la linguistique se fondera et comment pouvons-nous les atteindre?

2) de quelle nature sont les notions du langage et par quel mode de relation s'articulent-elles?

Nous discernons cette préoccupation chez Saussure dès son entrée dans la science, dans son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, publié quand il avait 21 ans, et qui reste un de ses titres de gloire. Le génial débutant attaque un des problèmes les plus difficiles de la grammaire comparée, une question qui à vrai dire n'existait pas encore et qu'il a été le premier à formuler dans ses termes propres. Pourquoi a-t-il

² *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, 1957.

choisi, dans un domaine si vaste et si prometteur, un objet aussi ardu? Relisons sa préface. Il y expose que son intention était d'étudier les formes multiples de l'*a* indo-européen, mais qu'il a été conduit à envisager « le système des voyelles dans son ensemble ». Cela l'amène à traiter « une série de problèmes de phonétique et de morphologie dont les uns attendent encore leur solution, dont plusieurs n'ont même pas été posés ». Et comme pour s'excuser d'avoir « à traverser les régions les plus incultes de la linguistique indo-européenne », il ajoute cette justification très éclairante :

« Si néanmoins nous nous y aventurons, bien convaincu d'avance que notre inexpérience s'égarera maintes fois dans le dédale, c'est que pour quiconque s'occupe de ces études, s'attaquer à de telles questions n'est pas une témérité, comme on le dit souvent, c'est une nécessité; c'est la première école où il faut passer; car il s'agit ici non de spéculations d'un ordre transcendant, mais de la recherche de données élémentaires, sans lesquelles tout flotte, tout est arbitraire et incertitude. »

Ces dernières lignes pourraient servir d'épigraphe à son œuvre entière. Elles contiennent le programme de sa recherche future, elles présentent son orientation et son but. Jusqu'au bout de sa vie, et de plus en plus instamment, douloureusement pourrait-on dire, à mesure qu'il s'avance plus loin dans sa réflexion, il va à la recherche des « données élémentaires » qui constituent le langage, se détournant peu à peu de la science de son temps, où il ne voit qu'« arbitraire et incertitude », à une époque pourtant où la linguistique indo-européenne, assurée de ses méthodes, poursuivait avec un succès croissant l'entreprise comparative.

Ce sont bien les données élémentaires qu'il s'agit de découvrir, et même (on voudrait écrire: surtout) si l'on se propose de remonter d'un état de langue historique à un état préhistorique. Autrement on ne peut fonder en raison le devenir historique, car s'il y a histoire, de quoi est-ce l'histoire? Qu'est-ce qui change et qu'est-ce qui demeure? Comment pouvons-nous dire d'une donnée linguistique prise à deux moments de l'évolution que c'est la *même* donnée? En quoi réside cette identité, et puisqu'elle est posée par le linguiste entre deux objets, comment la définissons-nous? Il faut un corps de définitions. Il faut énoncer les rapports logiques que nous établissons entre les données, les traits ou les points de vue sous

lesquels nous les appréhendons. Ainsi aller aux fondements est le seul moyen – mais le sûr moyen – d'expliquer le fait concret et contingent. Pour atteindre au concret historique, pour replacer le contingent dans sa nécessité propre, nous devons situer chaque élément dans le réseau de relations qui le détermine, et poser explicitement que le fait n'existe qu'en vertu de la définition que nous lui donnons. Telle est l'évidence qui dès le début s'impose à Saussure et qu'il n'aura pas trop de sa vie entière pour introduire dans la théorie linguistique.

Mais même s'il avait pu alors formuler ce qu'il ne devait enseigner que plus tard, il n'aurait fait qu'épaissir l'incompréhension ou l'hostilité que rencontrèrent ses premiers essais. Les maîtres d'alors, assurés dans leur vérité, refusaient d'entendre cette sommation rigoureuse, et la difficulté même du *Mémoire* suffisait à rebuter la plupart. Saussure allait peut-être se décourager. Il fallut une nouvelle génération pour que lentement ses idées fissent leur chemin. Ce fut un destin favorable qui le conduisit alors à Paris. Il retrouva quelque confiance en lui-même grâce à cette conjoncture exceptionnelle qui lui fit rencontrer à la fois un tuteur bienveillant, Bréal, et un groupe de jeunes linguistes, tels A. Meillet et M. Grammont, que son enseignement devait marquer profondément. Une nouvelle phase de la grammaire comparée date de ces années où Saussure inculque sa doctrine, en même temps qu'il la mûrit, à quelques-uns de ceux qui la développeront. C'est pourquoi nous rappelons, non seulement pour mesurer l'influence personnelle de Saussure, mais pour estimer le progrès des idées qu'ils annoncent, les termes de la dédicace que Meillet faisait à son maître Saussure en 1903 de son *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* « à l'occasion des vingt-cinq ans écoulés depuis la publication du *Mémoire ... (1878-1903)* ». S'il n'avait tenu qu'à Meillet, l'événement eût été plus nettement marqué encore: une lettre inédite de Saussure nous apprend que Meillet avait d'abord voulu écrire: « pour l'anniversaire de la publication ... », dont Saussure l'avait amicalement dissuadé.

Mais même en 1903, c'est-à-dire vingt-cinq ans après, on ne pouvait encore savoir tout ce que contenait d'intuitions divinatrices le *Mémoire* de 1878. En voici un exemple éclatant. Saussure avait discerné que le système vocalique de l'indo-européen contenait

plusieurs *a*. Au regard de la pure connaissance, les différents *a* de l'indo-européen sont des objets aussi importants que les particules fondamentales en physique nucléaire. Or l'un de ces *a* avait la singulière propriété de se comporter autrement que ses deux congénères vocaliques. Bien des découvertes ont commencé par une observation semblable, un désaccord dans un système, une perturbation dans un champ, un mouvement anormal dans une orbite. Saussure caractérise cet *a* par deux traits spécifiques. D'une part, il n'est parent ni de *e* ni de *o*; de l'autre il est coefficient sonantique, c'est-à-dire qu'il est susceptible de jouer le même rôle double, vocalique et consonantique, que les nasales ou les liquides, et qu'il se combine avec des voyelles. Notons que Saussure en parle comme d'un phonème, et non comme d'un son ou d'une articulation. Il ne nous dit pas comment se prononçait ce phonème, de quel son il pouvait se rapprocher dans tel système observable; ni même si c'était une voyelle ou une consonne. La substance phonique n'est pas considérée. Nous sommes en présence d'une unité algébrique, un terme du système, ce qu'il appellera plus tard une entité distinctive et oppositive. On ne saurait dire que, même vingt-cinq ans après avoir été produite, cette observation ait éveillé beaucoup d'intérêt. Il fallait vingt-cinq ans encore pour qu'elle s'imposât, en des circonstances que l'imagination la plus audacieuse n'aurait pu concevoir. En 1927, M. Kuryłowicz retrouvait dans une langue historique, le hittite, nouvellement déchiffré alors, sous la forme du son écrit h, le phonème défini cinquante ans auparavant par Saussure comme phonème sonantique indo-européen. Cette belle observation faisait entrer dans la réalité l'entité théorique postulée par le raisonnement en 1878.

Naturellement la réalisation phonétique de cette entité comme h en hittite apportait au débat un élément nouveau, mais de nature différente. A partir de là deux orientations se sont manifestées dans la recherche. Pour les uns il s'agissait avant tout de pousser plus loin l'investigation théorique, de mettre au jour notamment dans la morphologie indo-européenne les effets et les combinaisons de ce « coefficient sonantique ». On découvre aujourd'hui que ce phonème n'est pas unique, qu'il représente une classe entière de phonèmes, inégalement représentés dans les langues historiques, qu'on appelle les « laryngales ». D'autres linguistes accentuent au contraire

l'analyse descriptive de ces sons; ils cherchent à en définir la réalité phonétique; et comme le nombre de ces laryngales est encore matière à discussion, on voit d'une année à l'autre se multiplier les interprétations, qui donnent lieu à de nouvelles controverses. Ce problème est aujourd'hui au centre de la théorie de l'indo-européen; il passionne les diachronistes autant que les descriptivistes. Tout cela atteste la fécondité des vues introduites par Saussure, et qui ne se sont accomplies que dans ces dernières décennies, un demi-siècle après avoir été publiées. Ceux même des linguistes d'aujourd'hui qui n'ont pas lu le *Mémoire* en restent tributaires.

Voilà donc Saussure qui s'avance tout jeune dans la carrière, l'étoile au front. Accueilli avec faveur à l'École des Hautes Études, où il trouve d'emblée des disciples que sa pensée enchante et inspire, à la Société de Linguistique où Bréal le charge bientôt du secrétariat adjoint, une carrière aisée s'ouvre devant lui, et tout semble annoncer une longue suite de découvertes. L'attente n'est pas déçue. Rappelons seulement ses articles fondamentaux sur l'intonation baltique, qui montrent la profondeur de son analyse et demeurent des modèles pour qui s'essaie aux mêmes recherches. C'est un fait cependant, qui a été noté – et déploré – par ceux qui ont eu à parler de Saussure dans ces années, que bientôt sa production se ralentit. Il se borne à quelques articles de plus en plus espacés et qu'il ne donne d'ailleurs que pour céder à des sollicitations d'amis. Rentré à Genève pour occuper une chaire à l'Université, il cesse à peu près complètement d'écrire. Et pourtant il n'a jamais cessé de travailler. Qu'est-ce donc qui le détournait de publier? Nous commençons à le savoir. Ce silence cache un drame qui a dû être douloureux, qui s'est aggravé avec les années, qui n'a même jamais trouvé d'issue. Il tient pour une part à des circonstances personnelles, sur lesquelles les témoignages de ses proches et de ses amis pourraient jeter quelque lumière. C'était surtout un drame de la pensée. Saussure s'éloignait de son époque dans la mesure même où il se rendait peu à peu maître de sa propre vérité, car cette vérité lui faisait rejeter tout ce qui était enseigné alors au sujet du langage. Mais en même temps qu'il hésitait devant cette revision radicale qu'il sentait nécessaire, il ne pouvait se résoudre à publier la moindre note qu'il n'eût d'abord assuré les fondements de la théorie. A quelle profondeur ce trouble l'atteignait et combien parfois il était près de se décourager, c'est

ce que révèle un document singulier, un passage d'une lettre à Meillet (4 janvier 1894) où, à propos de ses études sur l'intonation baltique, il lui confie :

« Mais je suis bien dégoûté de tout cela et de la difficulté qu'il y a en général à écrire dix lignes ayant le sens commun en matière de faits de langage. Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons, je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste *ce qu'il fait*; en réduisant chaque opération à sa catégorie prévue; et en même temps l'assez grande vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique.

» C'est en dernière analyse seulement le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes autres comme appartenant à un certain peuple ayant certaines origines, c'est ce côté presque ethnographique, qui conserve pour moi un intérêt: et précisément je n'ai plus le plaisir de pouvoir me livrer à cette étude sans arrière-pensée, et de jouir du fait particulier tenant à un milieu particulier.

» Sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réformer, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général, vient gâter mon plaisir historique, quoique je n'aie pas de plus cher vœu que de n'avoir pas à m'occuper de la langue en général.

» Cela finira malgré moi par un livre, où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque. Et ce n'est qu'après cela, je l'avoue, que je pourrai reprendre mon travail au point où je l'avais laissé.

» Voilà une disposition peut-être stupide, qui expliquerait à Duvau pourquoi par exemple j'ai fait traîner plus d'un an la publication d'un article qui n'offrait matériellement aucune difficulté — sans arriver d'ailleurs à éviter les expressions logiquement odieuses, parce qu'il faudrait pour cela une réforme décidément radicale. »³

³ Ce texte a été cité par M. Godel, *op. cit.*, p. 31, mais d'après une copie défectueuse qui est à corriger en plusieurs endroits. Le passage est reproduit ici d'après l'original.

On voit dans quel débat Saussure est enfermé. Plus il sonde la nature du langage, moins il peut se satisfaire des notions reçues. Il cherche alors une diversion dans des études de typologie ethno-linguistique, mais il est toujours ramené à son obsession première. Peut-être est-ce encore pour y échapper qu'il se jettera plus tard dans cette quête immense d'anagrammes... Mais nous voyons aujourd'hui quel était l'enjeu: le drame de Saussure allait transformer la linguistique. Les difficultés où se heurte sa réflexion vont le contraindre à forger les nouvelles dimensions qui ordonneront les faits de langage.

Dès ce moment en effet Saussure a vu qu'étudier une langue conduit inévitablement à étudier le langage. Nous croyons pouvoir atteindre directement le fait de langue comme une réalité objective. En vérité nous ne le saisissons que selon un certain point de vue, qu'il faut d'abord définir. Cessons de croire qu'on appréhende dans la langue un objet simple, existant par soi-même, et susceptible d'une saisie totale. La première tâche est de montrer au linguiste « ce qu'il fait », à quelles opérations préalables il se livre inconsciemment quand il aborde les données linguistiques.

Rien n'était plus éloigné de son temps que ces préoccupations logiques. Les linguistes étaient alors absorbés dans un grand effort d'investigation historique, dans la mise en œuvre des matériaux de comparaison, et dans l'élaboration de répertoires étymologiques. Ces grandes entreprises, au demeurant fort utiles, ne laissaient pas de place aux soucis théoriques. Et Saussure restait seul avec ses problèmes. L'immensité de la tâche à accomplir, le caractère radical de la réforme nécessaire pouvaient le faire hésiter, parfois le décourager. Néanmoins il ne renonce pas. Il songe à un livre où il dira ces choses, où il présentera ses vues et entreprendra la refonte complète de la théorie.

Ce livre ne sera jamais écrit, mais il en subsiste des ébauches, sous forme de notes préparatoires, de remarques jetées rapidement, de brouillons, et quand il aura, pour remplir des obligations universitaires, à donner un cours de linguistique générale, il reprendra les mêmes thèmes et les prolongera jusqu'au point où nous les connaissons.

Nous retrouvons en effet chez le linguiste de 1910 le même dessein qui guidait le débutant de 1880: assurer les fondements de

la linguistique. Il récuse les cadres et les notions qu'il voit employer partout, parce qu'ils lui paraissent étrangers à la nature propre de la langue. Quelle est cette nature ? Il s'en explique brièvement dans quelques-unes de ces notes, fragments d'une réflexion qui ne peut ni renoncer ni se fixer complètement :

« Ailleurs il y a des choses, des objets donnés, que l'on est libre de considérer ensuite à différents points de vue. Ici il y a d'abord des points de vue, justes ou faux, mais uniquement des points de vue, à l'aide desquels on *crée* secondairement les choses. Ces créations se trouvent correspondre à des réalités quand le point de départ est juste ou n'y pas correspondre dans le cas contraire ; mais dans les deux cas aucune chose, aucun objet n'est donné un seul instant en soi. Non pas même quand il s'agit du fait le plus matériel, le plus évidemment défini en soi en apparence, comme serait une suite de sons vocaux. ⁴

» Voici notre profession de foi en matière linguistique : en d'autres domaines, on peut parler des choses « à tel ou tel point de vue », certain qu'on est de retrouver un terrain ferme dans l'objet même. En linguistique, nous nions en principe qu'il y ait des objets donnés, qu'il y ait des choses qui continuent d'exister quand on passe d'un ordre d'idées à un autre, et qu'on puisse par conséquent se permettre de considérer des « choses » dans plusieurs ordres, comme si elles étaient données par elles-mêmes. » ⁵

Ces réflexions expliquent pourquoi Saussure jugeait si important de montrer au linguiste « ce qu'il fait ». Il voulait faire comprendre l'erreur où s'est engagée la linguistique depuis qu'elle étudie le langage comme une chose, comme un organisme vivant, ou comme une matière à analyser par une technique instrumentale ou encore comme une libre et incessante création de l'imagination humaine. Il faut revenir aux fondements, découvrir cet objet qu'est le langage, à quoi rien ne saurait être comparé.

Qu'est-ce donc que cet objet, que Saussure érige sur une table rase de toutes les notions reçues ? Nous touchons ici à ce qu'il y a de primordial dans la doctrine saussurienne, à un principe qui présume une intuition totale du langage, totale à la fois parce qu'elle

⁴ *CFS*, 12 (1954), pp. 57 et 58.

⁵ *Ibid.*, p. 58.

contient l'ensemble de sa théorie, et parce qu'elle embrasse la totalité de son objet. Ce principe est que *le langage*, sous quelque point de vue qu'on l'étudie, *est toujours un objet double*, formé de deux parties dont l'une ne vaut que par l'autre.

Là est, me semble-t-il, le centre de la doctrine, le principe d'où procède tout l'appareil de notions et de distinctions qui formera le Cours publié. Tout en effet dans le langage est à définir en termes doubles; tout porte l'empreinte et le sceau de la dualité oppositive:

dualité articulatoire/acoustique

dualité du son et du sens

dualité de l'individu et de la société

dualité de la langue et de la parole

dualité du matériel et de l'insubstantiel

dualité du « mémoriel » (paradigmatique) et du syntagmatique

dualité de l'identité et de l'opposition

dualité du synchronique et du diachronique, etc.

Et encore une fois aucun des termes ainsi opposés ne vaut par lui-même et ne renvoie à une réalité substantielle; chacun d'eux tire sa valeur du fait qu'il s'oppose à l'autre:

« La loi tout à fait finale du langage est, à ce que nous osons dire, qu'il n'y a jamais rien qui puisse résider dans *un* terme, par suite directe de ce que les symboles linguistiques sont sans relation avec ce qu'ils doivent désigner, donc que *a* est impuissant à rien désigner sans le secours de *b*, celui-ci de même sans le secours de *a*, ou que tous les deux ne valent que par leur réciproque différence, ou qu'aucun ne vaut, même par une partie quelconque de soi (je suppose « la racine », etc.) autrement que par ce même plexus de différences éternellement négatives. »⁶

« Comme le langage n'offre sous aucune de ses manifestations une substance, mais seulement des *actions* combinées ou isolées de forces physiologiques, psychologiques, mentales; et comme néanmoins toutes nos distinctions, toute notre terminologie, toutes nos façons de parler sont moulées sur cette supposition involontaire d'une substance, on ne peut se refuser, avant tout, à reconnaître

⁶ *CFS*, 12 (1954), p. 63.

que la théorie du langage aura pour plus essentielle tâche de démêler ce qu'il en est de nos distinctions premières. Il nous est impossible d'accorder qu'on ait le droit d'élever une théorie en se passant de ce travail de définition, quoique cette manière commode ait paru jusqu'à présent satisfaire le public linguistique. »⁷

Certes on peut prendre comme objet de l'analyse linguistique un fait matériel, par exemple un segment d'énoncé auquel aucune signification ne serait attachée en le considérant comme simple production de l'appareil vocal, ou même une voyelle isolée. Croire que nous tenons là une substance est illusoire: ce n'est précisément que par une opération d'abstraction et de généralisation que nous pouvons délimiter un pareil objet d'étude. Saussure y insiste, seul le point de vue crée cette substance. Tous les aspects du langage que nous tenons pour donnés sont le résultat d'opérations logiques que nous pratiquons inconsciemment. Prenons-en donc conscience. Ouvrons les yeux à cette vérité qu'il n'y a pas un seul aspect du langage qui soit donné hors des autres et qu'on puisse mettre au-dessus des autres comme antérieur et primordial. De là cette constatation:

« A mesure qu'on approfondit la matière proposée à l'étude linguistique, on se convainc davantage de cette vérité qui donne, il serait inutile de le dissimuler, singulièrement à réfléchir: que le lien qu'on établit entre les choses préexiste, dans ce domaine, *aux choses elles-mêmes*, et sert à les déterminer. »⁸

Thèse d'allure paradoxale, qui aujourd'hui encore peut surprendre. Certains linguistes reprochent à Saussure de se complaire à souligner des paradoxes dans le fonctionnement du langage. Mais le langage est bien ce qu'il y a de plus paradoxal au monde, et malheureux ceux qui ne le voient pas. Plus on ira, plus on sentira ce contraste entre l'unicité comme catégorie de notre aperception des objets et la dualité dont le langage impose le modèle à notre réflexion. Plus on pénétrera dans le mécanisme de la signification, mieux on verra que les choses ne signifient pas en raison de leur être-cela substantiel, mais en vertu de traits formels qui les distinguent des autres choses de même classe et qu'il nous incombe de dégager.

⁷ *Ibid.*, pp. 55 et 56.

⁸ *Ibid.*, p. 57.

De ces vues procède la doctrine que les disciples de Saussure ont mise en forme et publiée. Aujourd'hui des exégètes scrupuleux s'emploient à la tâche nécessaire de restaurer dans leur teneur exacte les leçons de Saussure en s'aidant de tous les matériaux qu'ils ont pu retrouver. Grâce à leurs soins nous aurons une édition critique du *Cours de linguistique générale*, qui non seulement nous rendra une image fidèle de cet enseignement transmis sous sa forme orale, mais qui permettra de fixer avec rigueur la terminologie saussurienne.

Cette doctrine informe en effet, d'une manière ou d'une autre, toute la linguistique théorique de notre temps. L'action qu'elle a exercée s'est trouvée accrue par l'effet de convergences entre les idées saussuriennes et celles d'autres théoriciens. Ainsi en Russie, Baudoin de Courtenay et son disciple Kruszewski proposaient alors, de manière indépendante, une nouvelle conception du phonème. Ils distinguaient la fonction linguistique du phonème de sa réalisation articulatoire. Cet enseignement rejoignait en somme, sur une plus petite échelle, la distinction saussurienne entre langue et parole, et assignait au phonème une valeur différentielle. C'était le premier germe de ce qui s'est développé en une discipline nouvelle, la phonologie, théorie des fonctions distinctives des phonèmes, théorie des structures de leurs relations. Quand ils l'ont fondée, N. Troubetzkoy et R. Jakobson ont expressément reconnu en Saussure comme en Baudoin de Courtenay leurs précurseurs.

La tendance structuraliste qui s'affirme dès 1928, et qui devait ensuite être mise au premier plan, prend ainsi ses origines chez Saussure. Bien que celui-ci n'ait jamais employé en un sens doctrinal le terme « structure » (terme qui d'ailleurs, pour avoir servi d'enseignement à des mouvements très différents, a fini par se vider de tout contenu précis), la filiation est certaine de Saussure à tous ceux qui cherchent dans la relation des phonèmes entre eux le modèle de la structure générale des systèmes linguistiques.

Il peut être utile de situer à ce point de vue une des écoles structuralistes, la plus caractérisée nationalement, l'école américaine, en tant qu'elle se réclame de Bloomfield. On ne sait pas assez que Bloomfield avait écrit du *Cours de linguistique générale* un compte rendu très élogieux où, faisant mérite à Saussure de la distinction entre *langue* et *parole*, il concluait: « He has given us the

theoretic basis for a science of human speech. »⁹ Si différente que soit devenue la linguistique américaine, elle n'en garde pas moins une attache avec Saussure.

Comme toutes les pensées fécondes, la conception saussurienne de la langue portait des conséquences qu'on n'a pas aperçues tout de suite. Il est même une part de son enseignement qui est restée à peu près inerte et improductive pendant longtemps. C'est celle relative à la langue comme système de signes, et l'analyse du signe en signifiant et signifié. Il y avait là un principe nouveau, celui de l'unité à double face. Ces dernières années, la notion de signe a été discutée chez les linguistes : jusqu'à quel point les deux faces se correspondent, comment l'unité se maintient ou se dissocie à travers la diachronie, etc. Bien des points de la théorie sont encore à examiner. Il y aura lieu notamment de se demander si la notion de signe peut valoir comme principe d'analyse à tous les niveaux. Nous avons indiqué ailleurs que la phrase comme telle n'admet pas la segmentation en unités du type du signe.

Mais ce que nous voulons marquer ici est la portée de ce principe du signe instauré comme unité de la langue. Il en résulte que la langue devient un système sémiotique : « La tâche du linguiste, dit Saussure, est de définir ce qui fait de la langue un système spécial dans l'ensemble des faits sémiologiques... Pour nous le problème linguistique est avant tout sémiologique. »¹⁰ Or nous voyons maintenant ce principe se propager hors des disciplines linguistiques et pénétrer dans les sciences de l'homme, qui prennent conscience de leur propre sémiotique. Loin que la langue s'abolisse dans la société, c'est la société qui commence à se reconnaître comme « langue ». Des analystes de la société se demandent si certaines structures sociales ou, sur un autre plan, ces discours complexes que sont les mythes ne seraient pas à considérer comme des signifiants dont on aurait à rechercher les signifiés. Ces investigations novatrices donnent à penser que le caractère foncier de la langue, d'être composée de signes, pourrait être commun à l'ensemble des phénomènes sociaux qui constituent la *culture*.

Il nous semble qu'on devra établir une distinction fondamentale entre deux ordres de phénomènes : d'une part les données

⁹ *Modern Language Journal*, 8 (1924), p. 319.

¹⁰ *Cours de linguistique générale*,¹ pp. 34 et 35.

physiques et biologiques, qui offrent une nature « simple » (quelle que soit leur complexité) parce qu'elles tiennent entièrement dans le champ où elles se manifestent, et que toutes leurs structures se forment et se diversifient à des niveaux successivement atteints dans l'ordre des mêmes relations; et d'autre part les phénomènes propres au milieu interhumain, qui ont cette caractéristique de ne pouvoir jamais être pris comme données simples ni se définir dans l'ordre de leur propre nature, mais doivent toujours être reçus comme doubles, du fait qu'ils se relient à autre chose, quel que soit leur « référent ». Un fait de culture n'est tel qu'en tant qu'il renvoie à quelque chose d'autre. Le jour où une science de la culture prendra forme, elle se fondera probablement sur ce caractère primordial, et elle élaborera ses dualités propres à partir du modèle qu'en a donné Saussure pour la langue, sans s'y conformer nécessairement. Aucune science de l'homme n'échappera à cette réflexion sur son objet et sur sa place au sein d'une science générale de la culture, car l'homme ne naît pas dans la nature, mais dans la culture.

Quel étrange destin que celui des idées, et comme elles semblent parfois vivre de leur vie propre, révélant ou démentant ou recréant la figure de leur créateur. On peut rêver longtemps sur ce contraste: la vie temporelle de Saussure comparée à la fortune de ses idées. Un homme seul dans sa pensée pendant presque toute sa vie, ne pouvant consentir à enseigner ce qu'il sent faux ou illusoire, sentant qu'il faut tout refondre, de moins en moins tenté de le faire, et finalement, après maintes diversions qui ne peuvent l'arracher au tourment de sa vérité personnelle, communiquant à quelques auditeurs sur la nature du langage, des idées qui ne lui paraissent jamais assez mûres pour être publiées. Il meurt en 1913, peu connu hors du cercle restreint de ses élèves et de quelques amis, déjà presque oublié de ses contemporains. Meillet, dans la belle notice qu'il lui consacre alors, déplore que cette vie s'achève sur une œuvre incomplète: « Après plus de trente ans, les idées qu'exprimait Ferdinand de Saussure dans son travail de début n'ont pas épuisé leur fécondité. Et pourtant ses disciples ont le sentiment qu'il n'a pas, à beaucoup près, tenu dans la linguistique de son temps la place que devaient lui valoir ses dons géniaux... »¹¹ Et il terminait sur ce

¹¹ *Linguistique historique et linguistique générale*, II, p. 174.

regret poignant: « Il avait produit le plus beau livre de grammaire comparée qu'on ait écrit, semé des idées et posé de fermes théories, mis sa marque sur de nombreux élèves, et pourtant il n'avait pas rempli toute sa destinée. »¹²

Trois ans après la mort de Saussure paraissait le *Cours de linguistique générale*, rédigé par Bally et Séchehaye d'après des notes d'étudiants. En 1916, parmi le fracas des armes, qui pouvait se soucier d'un ouvrage de linguistique? Jamais n'a été plus vraie la parole de Nietzsche que les grands événements arrivent sur des pattes de colombes.

Aujourd'hui, cinquante ans ont passé depuis la mort de Saussure, deux générations nous séparent de lui, et que voyons-nous? La linguistique est devenue une science majeure entre celles qui s'occupent de l'homme et de la société, une des plus actives dans la recherche théorique comme dans ses développements techniques. Or cette linguistique renouvelée, c'est chez Saussure qu'elle prend son origine, c'est en Saussure qu'elle se reconnaît et se rassemble. Dans tous les courants qui la traversent, dans toutes les écoles où elle se partage, le rôle initiateur de Saussure est proclamé. Cette semence de clarté, recueillie par quelques disciples, est devenue une grande lumière, qui dessine un paysage rempli de sa présence.

Nous disons ici que Saussure appartient désormais à l'histoire de la pensée européenne. Précurseur des doctrines qui ont depuis cinquante ans transformé la théorie du langage, il a jeté des vues inoubliables sur la faculté la plus haute et la plus mystérieuse de l'homme, et en même temps, posant à l'horizon de la science et de la philosophie la notion de « signe » comme unité bilatérale, il a contribué à l'avènement de la pensée formelle dans les sciences de la société et de la culture, et à la constitution d'une sémiologie générale.

Embrassant du regard ce demi-siècle écoulé, nous pouvons dire que Saussure a bien accompli sa destinée. Par-delà sa vie terrestre, ses idées rayonnent plus loin qu'il n'aurait pu l'imaginer, et cette destinée posthume est devenue comme une seconde vie, qui se confond désormais avec la nôtre.

E. Benveniste

¹² *Ibid.*, p. 183.

N. SLUSAREVA

QUELQUES CONSIDÉRATIONS DES LINGUISTES
SOVIÉTIQUES A PROPOS DES IDÉES DE F. DE SAUSSURE

AVANT-PROPOS

Le thème évoqué dans le titre du présent ouvrage est tellement vaste qu'il pourrait être l'objet d'une importante monographie. Aussi, notre article n'en représente-t-il qu'un aperçu assez schématique.

Les limitations nécessaires ont touché aussi bien le choix du matériel que sa présentation.

1. L'article ne mentionne pas les ouvrages des linguistes soviétiques dans le domaine de la linguistique indo-européenne à laquelle sa rattache directement le célèbre *Mémoire sur les voyelles* de F. de Saussure.

2. Nous avons été obligés d'arrêter notre exposé au milieu des années 50 du XX^e siècle¹ et de passer sous silence, ou peu s'en faut, le travail immense qui a été effectué et qui se poursuit depuis l'époque indiquée, c'est-à-dire pendant la période la plus féconde où les points de vue les plus divers ont été exprimés.² Cette limitation dans le temps nous a semblé nécessaire étant donné que bien des conceptions dans la linguistique soviétique ne se sont pas encore cristallisées, et les exemples ne manquent pas dans le passé prouvant que certaines idées qui avaient brillé d'une lumière éclatante

¹ Les ouvrages parus plus tard ne sont mentionnés que s'ils font le bilan des conceptions qui s'étaient formées dans les années précédentes.

² Les problèmes qui retiennent l'attention des savants soviétiques à l'heure actuelle sont reflétés de la façon la plus complète, mis à part différentes monographies, dans la revue *Voprosy jazykoznanija* (« Problèmes de linguistique ») éditée par l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences de l'URSS.

un moment n'exercent pas, par la suite, d'influence déterminante sur le développement de la science. Nous préférons donc ne pas concentrer l'attention du lecteur sur les opinions qui n'ont pas encore reçu une appréciation plus ou moins complète et objective.

3. Nous nous sommes bornés à examiner quelques problèmes seulement, ceux qui nous ont paru les plus importants : conception de la langue en tant que phénomène social, rapports entre langage, langue et parole, langue en tant que système de signes, synchronie et diachronie. En parlant de la manière dont les linguistes soviétiques envisagent ces problèmes nous n'avons, à notre profond regret, mentionné qu'un nombre fort restreint d'ouvrages qui ne représentent qu'une part infime de tout ce qui a été écrit chez nous à ce sujet. Le nom de certains savants éminents n'a même pas été cité alors que leurs ouvrages ne sont pas moins importants que ceux auxquels nous nous sommes référés. Cet aperçu ne mentionne pas non plus les ouvrages d'un groupe de linguistes travaillant dans le domaine de la théorie des belles-lettres et qui ont cherché à y appliquer certaines idées de F. de Saussure (V. Vinogradov, Y. Tynianov et autres). Notre choix a été dicté par le caractère des ouvrages qui portent plus spécialement sur les problèmes qui nous intéressent et dont les auteurs touchent directement les conceptions de F. de Saussure.

Nous tenons à exprimer nos plus vifs remerciements à MM. A. Reformatski, E. Makaev et A. Leontiev ainsi qu'aux membres de la chaire de linguistique générale de l'Institut des langues étrangères de Moscou qui nous ont aidés de leurs conseils.

* * *

A la limite du XIX^e et du XX^e siècle un bouleversement profond s'est opéré en linguistique. L'interprétation individuelle et psychologique des faits de la langue a fait place à l'étude de leur nature sociale, à l'attention excessive portée à la description de faits isolés s'est substituée l'étude de la langue considérée comme système ; l'étude de l'histoire des langues a cédé le pas à leur étude descriptive et, par conséquent, les méthodes comparatives se sont vues progressivement délaissées au profit de la recherche et de l'utilisation de méthodes nouvelles. Vers le milieu du XX^e siècle, les

principes de la linguistique du siècle dernier, dit principes traditionnels, ont été assez brutalement opposés à la nouvelle conception de la langue considérée comme système de signes. Les recherches effectuées au cours de la première moitié du XX^e siècle ont permis de définir plus ou moins nettement les particularités du système de la langue, lesquelles pourraient être ramenées à ceci :

1. La langue, fait social, s'oppose à la parole, fait individuel. Cependant, cette opposition de la langue et de la parole ne signifie nullement que l'une exclut l'autre, bien au contraire, c'est une opposition entre le général et le particulier. La langue, fait général, comprend toute la richesse du fait particulier et individuel, c'est-à-dire de la parole; ce fait général n'existe que dans le fait particulier et à travers lui. Autrement dit, la langue ne comprend que le fait général.

2. La langue est un système d'unités³ liées entre elles et se déterminant réciproquement de telle sorte que le fonctionnement de chacune d'elles est lié par certains rapports au fonctionnement des autres.

3. Chaque unité dans le système de la langue possède des caractéristiques absolues et relatives. Ses propriétés absolues existent indépendamment des particularités d'autres unités, tandis que ses caractéristiques relatives sont déterminées par son fonctionnement, par ses rapports avec d'autres unités; ce sont ces traits précisément qui révèlent la valeur de chaque unité dans le système de la langue.

4. Les rapports qui s'établissent entre les unités d'un système linguistique sont un facteur important qui distingue les systèmes linguistiques des différentes langues. L'établissement de rapports déterminés entre les unités du système permet de construire un modèle de ses différents secteurs ou bien du système dans son ensemble, ce qui rend possible l'utilisation, dans l'analyse, de méthodes des sciences exactes.

5. Le système de la langue représente une structure complexe où l'on peut distinguer plusieurs niveaux (degrés), liés entre eux de telle façon que les unités de chaque niveau inférieur servent, pour ainsi dire, de matériau de construction aux unités du niveau supérieur.

³ Volontairement nous ne précisons pas la nature de ces unités, parce que notre définition se voudrait aussi générale que possible.

6. La langue naturelle est un système de genre particulier qui se distingue des autres systèmes sémiotiques. En effet les systèmes de signes artificiellement créés sont secondaires par rapport à la langue sur laquelle ils sont basés et dont ils limitent certains caractères. Dans les langues naturelles il n'existe pas, à de rares exceptions près, de correspondances univoques entre le côté extérieur et le côté intérieur (conceptuel) du signe.

7. L'absence de l'isomorphisme des côtés extérieur et intérieur de la langue s'explique par le fait que la langue, moyen de communication par excellence, dessert la société humaine dans tous les domaines de son activité et, de ce fait, se trouve en état de changement continu qui se réalise différemment dans différents aspects de la langue. Le système de langue étant un fait historique, son étude diachronique n'est pas moins importante que son étude synchronique.

* * *

L'étude détaillée des particularités du système de la langue et des autres problèmes qui y sont liés est propre à la linguistique du milieu du XX^e siècle. Cette orientation tire ses origines de l'œuvre magistrale du linguiste qui a revu l'héritage des néo-grammairiens, du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure. Le caractère profondément original de cet ouvrage a d'emblée attiré l'attention des savants de nombreux pays. Les linguistes soviétiques, en signalant sa parution, l'ont rattachée au tournant qui s'est produit dans l'histoire de toute la science de la langue. Ainsi G. Vinokur a comparé cette période à l'époque de transition que la linguistique a connue fin du XVIII^e début du XIX^e siècle avec la formation de la grammaire comparée. Mais tout en faisant ce rapprochement G. Vinokur indique que maintenant c'est la grammaire comparée elle-même qui est menacée et qui ne peut être sauvée même par les tentatives de l'appliquer aux langues non indo-européennes: «... le mal frappe non pas la matière d'étude, mais *ses méthodes mêmes* ».⁴

G. Vinokur apprécie hautement la nouvelle méthode, la méthode statique, descriptive dont il voit l'avantage dans l'exigence d'étudier

⁴ G. Vinokur, *Des possibilités de la linguistique appliquée*, rec. *Kul'tura jazyka* (La culture et la langue), Moscou, 1925 (manuscrit daté 1924), p. 10.

la langue sous une coupe temporelle, du côté de l'organisation interne de son système, ce qui conduit à la revision des problèmes linguistiques. C'est en cela que consiste, selon Vinokur, l'importance de l'œuvre de F. de Saussure demandant que les formes grammaticales et leurs significations soient analysées du point de vue de leurs correspondances, de leur système. Cependant, G. Vinokur doute que les bases permettant une telle analyse soient déjà jetées. Un peu plus tard G. Vinokur accorde une place beaucoup plus importante à l'analyse du *Cours...*, ce qui lui offre l'occasion de préciser son point de vue. Il écrit, par exemple: « Le mérite essentiel de F. de Saussure consiste à avoir restitué aux notions linguistiques fondamentales leur sens antinomique originel. »⁵ G. Vinokur signale également que certaines de ces idées avaient déjà été énoncées par von Gabelenz, et ceci d'une manière plus nette et plus conséquente, par exemple l'idée des deux linguistiques, ainsi que par Whitney.

Outre ces deux noms G. Vinokur cite celui de J. Baudoin de Courtenay, qui lui aussi avait abordé la définition des problèmes nouveaux. Les linguistes soviétiques ont mainte fois signalé l'affinité d'idées de Baudoin et de F. de Saussure. L'académicien L. Ščerba, disciple de Baudoin de Courtenay, écrivait dans la nécrologie consacrée à la mémoire de son maître: « Lorsque en 1923 nous avons reçu à Lénin-grad le *Cours de linguistique générale*, nous avons été frappés par les coïncidences multiples de l'œuvre de F. de Saussure avec des idées qui nous étaient familières. La distinction entre la langue en tant que système et la langue en tant qu'activité (*Langue et Parole* de F. de Saussure), sans être aussi nette et développée, était propre aussi à Baudoin. Comparez certaines remarques générales sur la linguistique et la langue. De surcroît, toute la théorie de Baudoin sur le « phonème » considéré comme quelque chose de permanent, de stable, ayant ou pouvant avoir des associations sémantiques, et par conséquent ayant une valeur sociale, à la différence du son produit dans le discours, repose dans le fond sur cette même distinction. L'importance primordiale accordée à la « linguistique synchronique » qui est si caractéristique de la théorie de F. de Saussure... est un des fondements de toute l'activité scientifique de Baudoin.

⁵ G. Vinokur, *La culture et la langue*, 2^e édition, Moscou 1929, p. 27.

De l'idée saussurienne de la nature sémiologique de la langue on pourrait rapprocher la notion de la « sémasiologisation ou morphologisation » qui est capitale dans la conception de Baudouin : ne peut être considéré comme fait de langue que ce qui est « sémasiologisé ou morphologisé » – c'est-à-dire, ce qui est « signe », ce qui remplit une fonction quelconque, que ce soit l'ordre des mots, l'intonation, un groupe de sons ou un son isolé, ou même une propriété du son, comme la « palatalité » et, dans le domaine de la langue visuelle, l'alinéa, la lettre capitale, etc. Parmi les coïncidences de moindre portée on peut signaler, par exemple, la notion du zéro phonique et morphologique comme quelque chose d'organique chez les deux auteurs, et bien d'autres choses encore. »⁶ Nous nous sommes permis de reproduire en entier cette longue citation pour ne pas être obligés de la paraphraser. Le recueil spécial publié récemment à l'occasion du 30^e anniversaire de la mort de Baudouin de Courtenay⁷ apporte de nouvelles confirmations à la thèse de la ressemblance entre les conceptions de Baudouin et de F. de Saussure. Le célèbre savant suisse a lui-même donné une haute appréciation des travaux de J. Baudouin de Courtenay et de son disciple, mort si jeune, N. Kruševskij.⁸ F. de Saussure a pu prendre connaissance des idées de ces deux savants grâce aux traductions allemandes de leurs ouvrages, et peut-être aussi à ses entretiens personnels avec Baudouin de Courtenay.⁹

⁶ L. Ščerba, *I. A. Baudouin de Courtenay i jeho značení v nauce o jazyke* (J. Baudouin de Courtenay et sa place en linguistique), 1929. Cit. d'après le livre *Izbrannye raboty po russkomu jazyku* (Ouvrages choisis sur la langue russe), Moscou, 1957, pp. 94-95.

⁷ *I. A. Baudouin de Courtenay. K 30-letii so dnia smerti* (A l'occasion du 30^e anniversaire de la mort de J. Baudouin de Courtenay) M. 1960, ainsi que : A. Leont'ev. *Obščelingvističeskie vzgliady* (Les conceptions linguistiques de J. Baudouin de Courtenay). *Voprosy jazykoznanija*, n° 6, 1959.

⁸ Cf. R. Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève-Paris, 1957, p. 51.

⁹ Dans les archives de l'Académie des sciences de l'URSS à Leningrad se trouve la lettre personnelle de F. de Saussure à Baudouin du 16 octobre 1889 où on lit notamment : « Je ne vois si je puis espérer que vous ayez gardé le souvenir de l'occasion pour moi très agréable que j'eus de vous rencontrer à Paris il y a sept ans ... » (Fonds 102, op. 2, n° 292). Le 21 novembre 1881, jour où Baudouin de Courtenay a été élu membre de la Société de linguistique de Paris, il écrivait lui-même de Paris à I. Karlovitch : « ... de Saussure y était également » (cette lettre se trouve à Lvov, à la bibliothèque de l'Académie des sciences de la SSR d'Ukraine, Fonds manuscrit de I. Karlovič, N 3247, p. 378. C'est A. Leont'ev qui a eu l'obligeance de nous informer de cette lettre).

On pourrait faire remarquer ici que le développement de la science du langage a presque simultanément amené les linguistes de différents pays à envisager les particularités de la langue en tant que système. Mais en linguistique russe, les idées proches de celles de F. de Saussure étaient désunies, non seulement parce que publiées dans des ouvrages disparates, parfois difficilement accessibles, mais aussi parce qu'elles étaient formulées différemment par des savants différents. Le mérite incontestable de F. de Saussure est d'avoir réuni dans une œuvre succincte toutes les questions fondamentales de ce problème si vaste et si compliqué qu'est le système de la langue.

* * *

Mais dans la première période qui a suivi la parution du *Cours* ces thèmes étaient éclipsés par le problème du caractère social de la langue posé dans cette œuvre.

On ne saurait affirmer que c'était une manière tout à fait nouvelle de considérer la langue, puisque son rôle comme moyen de communication était connu dès l'antiquité. Toujours est-il qu'au cours des siècles la nature sociale de la langue attira surtout l'attention des philosophes (Locke, Leibniz, Descartes, Rousseau et autres). C'est seulement au début du XIX^e siècle que W. von Humboldt a essayé de donner une interprétation philosophique du caractère social de la langue, mais ses idées, en avance sur son époque, n'ont pas été alors suffisamment connues, et le psychologisme l'a emporté en linguistique. Ce n'est que plus tard, à la limite du XIX^e et du XX^e siècle, lorsque la conception individuelle psychologique des néo-grammairiens avait conduit la linguistique dans une impasse, que les idées sociologiques ont été remises en valeur par les linguistes de l'école française. Ainsi le fait nouveau c'était que non seulement les philosophes (Hegel, Marx, Lafargue) mais les linguistes eux-mêmes se sont penchés sur le problème de la nature sociale de la langue.

En France, à la faveur des grands événements historiques de la seconde moitié du XIX^e siècle, les problèmes sociaux n'ont cessé de retenir l'attention de l'opinion publique. Les années 1870 et 1880 ont vu une large diffusion des idées de A. Comte et, un peu plus tard, de E. Durkheim et de G. Tarde. Des discussions passionnées

n'occupaient pas uniquement les philosophes¹⁰, les idées sociologiques étaient, pour ainsi dire, à la mode. Aussi, n'est-il point étonnant que l'école sociologique en linguistique se soit épanouie en France sur le terrain des théories sociales du XVIII^e siècle et des nouvelles recherches sociologiques. Cette tendance est particulièrement sensible chez A. Meillet et J. Vendryes. Pourtant c'est F. de Saussure que l'on considère généralement comme le chef de l'école sociologique. Meillet a lui-même souligné à plusieurs reprises l'influence exercée sur lui par F. de Saussure, qu'il appelait son maître. En effet, pour F. de Saussure la définition du système de la langue était inséparable de son caractère sémiologique, et la sémiologie était envisagée sur le plan sociologique.

En Russie l'interprétation sociologique des faits de langage remonte au XVIII^e siècle avec les travaux de M. Lomonosov et, plus tard, de F. Buslaev et A. Vostokov. Vers le milieu du XIX^e siècle, les philosophes progressistes V. Belinskij, N. Dobroljubov et N. Černyševskij ont contribué à affirmer cette orientation de la pensée scientifique. Ceci explique, probablement, pourquoi les idées de l'école naturaliste (Schleicher) n'ont eu aucune prise sur la science russe. D'ailleurs, l'école néo-grammairienne en Russie avait un caractère très particulier, et beaucoup de chercheurs doutent que l'on puisse considérer comme néogrammairiens les travaux de J. Baudoin de Courtenay et ceux de F. Fortunatov pour qui la nature sociale de la langue était une sorte d'axiome.

Les théories sociales n'étaient pas étrangères aux savants russes. On conçoit donc qu'ils aient témoigné un si vif intérêt pour les idées sociologiques des penseurs français.¹¹ Les linguistes russes se sont approchés de l'étude des propriétés de la langue qui ont occupé F. de Saussure. Si bien qu'en 1928 le savant soviétique E. Polivanov a pu écrire: « En Russie, la linguistique sociologique est tout à fait réalisable, car chez les linguistes russes de la période précédente — et en premier lieu dans l'école de Baudoin — l'élaboration

¹⁰ W. Doroszewski, *Quelques remarques sur les rapports de la sociologie et de la linguistique: Durkheim et Saussure*, rec. Psychologie du langage, Paris, 1933, ainsi que du même auteur *O Podstawowych koncepcjach Kursu de Saussure* dans le livre *F. de Saussure. Kurs językoznawstwa ogólnego*, Warszawa, 1962.

¹¹ Les traductions russes de tous les ouvrages principaux de E. Durkheim et de G. Tarde ont été éditées de 1899 à 1906, quelques-unes deux fois.

des questions théoriques et méthodologiques de la linguistique avait tellement évolué qu'en Occident, au cours des dix dernières années seulement, on en est venu à esquisser et à poser les questions non réglées qui depuis longtemps déjà étaient ici parfaitement claires. »¹²

Dans les années vingt du XX^e siècle la recrudescence de l'intérêt pour le côté social des faits de langage a été liée à la révolution de 1917 qui avait ébranlé toute la société. Des tâches plutôt pratiques que théoriques ont été mises au premier plan: établissement d'alphabets et de manuels de langue pour les peuples de l'URSS qui n'avaient pas d'écriture. Cette tâche a été accomplie et, en moins d'un quart de siècle, l'Union soviétique est devenue un pays où il n'existe pas d'analphabètes.

Parallèlement, des recherches théoriques se sont poursuivies, essentiellement autour du thème: « La langue et la société. » Il est donc naturel qu'on se soit tourné vers les travaux des savants étrangers qui représentaient l'école sociologique, et tout d'abord vers le *Cours* de F. de Saussure.

* * *

Les larges milieux scientifiques de l'URSS doivent leur première connaissance du *Cours* à un bref compte rendu écrit par M. Peterson, adepte fidèle de l'école de Fortunatov. M. Peterson voit le principal mérite de F. de Saussure dans la délimitation de la langue et de la parole, et aussi de la linguistique synchronique et de la linguistique diachronique, bien qu'il ne soit pas d'accord avec la répartition des faits de langage entre ces deux plans. Parlant de l'opposition, comme du procédé principal permettant de déterminer les valeurs dans la théorie de F. de Saussure, M. Peterson rappelle la définition de la forme, donnée par F. Fortunatov et qui a trouvé sa place non seulement dans la science russe, mais aussi dans les manuels scolaires. Il regrette que ces idées soient si peu connues à l'Occident, car l'unique source d'information pouvait être la traduction allemande de *l'Initiation à la linguistique* faite par le professeur V. Poržezinskij peu avant la Première Guerre mondiale.

¹² E. Polivanov, *Vvedenie v jazykoznanie dlja vostokovednyh vuzov* (Introduction à la linguistique pour l'Ecole des langues orientales), Leningrad, 1928, pp. I-II.

M. Peterson fait ensuite remarquer avec juste raison que « là-bas (à l'Occident-N.S.) cet aspect de la théorie de F. de Saussure n'a pas, autant que je sache, retenu l'attention; en tout cas, les disciples de Saussure ne l'ont pas développé dans leurs travaux. Une telle conception de la forme doit être très fructueuse, surtout pour l'étude des langues nouvelles.»¹³ Aujourd'hui, après les recherches de N. Trubetzkoy, élève de l'Université de Moscou et disciple de V. Poržezinskij, après les travaux de L. Hjelmslev et des descriptivistes américains nous pouvons mesurer à quel point cette remarque était juste. Il est fort regrettable qu'à l'époque on ne lui ait pas accordé l'attention qu'elle méritait, cependant que Peterson avait écrit dès 1928: « L'élaboration des méthodes de la description des phénomènes morphologiques est, à mon avis, un des plus grands mérites de la science russe. »¹⁴

Après ce premier compte rendu, le nom de F. de Saussure revient de plus en plus souvent sous la plume de nos chercheurs. Les problèmes soulevés par le *Cours de linguistique générale* étaient familiers aux savants de l'Union soviétique et on les connaissait de mieux en mieux dans notre pays.

De nombreux linguistes (M. Peterson, R. Chor, G. Vinokur et autres) félicitent F. de Saussure d'avoir mis fin, par son système de linguistique théorique, à la conception psycho-physiologique du langage. Cependant, certaines appréciations du *Cours* formulées dans les années vingt étaient erronées, comme par exemple l'idée selon laquelle « ... la théorie sociale de F. de Saussure, à travers la notion du système, amène à l'interprétation culturelle et historique du mot-chose »¹⁵; on soutenait en conséquence que le procédé essentiel de la linguistique consistait à replacer le mot dans son contexte culturel et historique. Cette conclusion de R. Chor nous amène

¹³ M. Peterson, *Obščaja lingvistika* (Linguistique générale). Rec. La presse et la révolution, livre 6, 1923, p. 29.

Les linguistes de Moscou ont pris connaissance des idées de F. de Saussure plus tôt, à travers le rapport de S. Karcevskij présenté au printemps de 1918 devant la Commission dialectologique de l'Académie des sciences (Archives de l'Académie des sciences. Fonds 197, op. 1, N 2, p. 176).

¹⁴ M. Peterson, *Problemy indoevropskogo jazykoznanija za 10 let* (Problèmes de la linguistique indo-européenne). Revue scientifique de l'Institut de la langue et de la littérature, t. 3, Moscou, 1928, p. 15.

¹⁵ R. Chor, *Krizis sovremennoj lingvistiki* (La crise de la linguistique contemporaine). Recueil japhétique, t. V, Leningrad, 1927, p. 58.

plutôt à la théorie de Sapir, et non à Saussure qui donnait sa préférence à l'analyse des rapports internes des signes à l'intérieur du système et qui voulait faire de la linguistique une science aussi exacte que les mathématiques.

Bien plus juste apparaît l'opinion de R. Budagov qui a écrit beaucoup plus tard que la conception saussurienne de la langue en tant que conscience collective, tout en étant dirigée contre l'école néo-grammairienne, tombe dans l'excès contraire, puisque Saussure « ... ne voit dans la langue que le général, l'abstraction¹⁶ ». R. Budagov ajoute que « cette façon d'envisager le problème était aussi erronée que l'ancienne interprétation des néo-grammairiens. Contrairement à cette affirmation de F. de Saussure, la langue représente en réalité l'union du général et du particulier, du concret et de l'abstrait. »¹⁷

La base philosophique de la théorie de F. de Saussure a été pour la première fois analysée en détail dans l'article de V. Vološinov « Nouveaux courants de pensée linguistique à l'Occident. »¹⁸ Bien que cette étude, qui s'inspire de la théorie japhétique de N. Marr, ait vieilli dans son ensemble, certaines de ses idées demeurent fort justes. V. Vološinov rattache la théorie de F. de Saussure, toute l'école française de l'époque, Meillet, Bally et les écoles russes de Baudouin et de Fortunatov à l'objectivisme abstrait qui plonge ses racines dans le rationalisme français des XVII^e et XVIII^e siècles, et plus précisément dans le cartésianisme. L'auteur note aussi que ces idées ont trouvé leur première et très nette expression chez Leibniz, dans sa conception de la grammaire universelle. C'est au rationalisme que V. Vološinov fait remonter l'idée de la nature conventionnelle, arbitraire de la langue, le rapprochement entre le système de la langue et le système des signes mathématiques, l'intérêt pour la logique interne du système et pour les rapports entre les signes qui s'établissent à l'intérieur d'un système fermé. V. Vološinov attribue également l'opposition de la synchronie et de la

¹⁶ R. Budagov, *Iz istorii jazykoznanija. Saussure i saussureanstvo* (F. de Saussure et son école), Moscou, 1954, p. 11.

¹⁷ *Ibid.*, p. 11.

¹⁸ V. Vološinov, *Novejšie tečenia lingvističeskoj mysli na Zapade. Učenyje zapiski Instituta jazyka i literatury* (Nouveaux courants de pensée linguistique à l'Occident, revue scientifique de l'Institut de langue et de littérature), L. 5, Moscou, 1928.

diachronie à l'influence du rationalisme, puisque pour ce dernier l'histoire est un élément irrationnel qui altère la pureté logique du système de la langue. L'auteur a centré son analyse critique sur le système de la langue, mais à la question de savoir si ce système est réel ou non, il donne une réponse négative, parce que la langue lui apparaît en devenir incessant. Malgré ces remarques critiques, V. Vološinov donne une très haute appréciation du *Cours de linguistique générale*. Il dit que F. de Saussure a exprimé les idées d'objectivisme abstrait avec une clarté et une précision étonnantes et que ses formules fondamentales sont vraiment classiques. Vološinov a étudié plus profondément que quiconque les origines de l'école saussurienne; notons pourtant qu'avant lui M. Peterson¹⁹, après son voyage à Paris en 1925, a déjà révélé le lien qui existe entre les idées de F. de Saussure et celles de Durkheim et de Tarde.

En 1933 paraissait l'édition russe du *Cours* préfacée par D. Vvedenskij qui mentionne la similitude de la conception linguistique de F. de Saussure uniquement avec la sociologie de Durkheim.²⁰ Vvedenskij donne ensuite une analyse critique de certaines thèses de Durkheim reprises par Saussure. Cette préface inspirée par les idées marxistes est aujourd'hui incontestablement vieillie. Cependant l'appréciation des fondements philosophiques de la doctrine saussurienne par les savants soviétiques demeure négative. Le positivisme d'Auguste Comte et les théories sociologiques de Durkheim²¹

¹⁹ M. Peterson, *Jazyk kak socialnoe javlenie* (Langue en tant que phénomène social), *ibid.*, I, Moscou, 1926.

²⁰ D. Vvedenskij, « Ferdinand de Saussure et sa place en linguistique » préface à l'édition du *Cours de linguistique générale*, Moscou, 1933.

Il faudrait mentionner spécialement le travail textologique sans précédent accompli par le professeur R. Chor, rédacteur de l'édition russe du *Cours*... Dans de vastes annotations adjointes à chaque page du texte cette érudite commente les allusions et les sorties polémiques dans le texte du *Cours*..., explique les étymologies et les faits linguistiques qui s'y trouvent. Outre cela, elle révèle le lien qui unit les conceptions de F. de Saussure à celles des philosophes et des linguistes des époques précédentes. Elle donne de nombreuses références aux travaux de savants russes et étrangers, en citant au total 261 titres de livres et d'articles, sans compter la notice bibliographique en annexe.

²¹ L'article de W. Doroszewski, paru à la même époque et consacré aussi à la communauté d'idées de Durkheim et F. de Saussure, mentionne également l'influence exercée sur ce dernier par la conception de Tarde, par exemple l'importance accordée au facteur individuel dans la parole. Doroszewski voit dans l'opposition même de la langue et de la parole le désir de concilier les idées opposées de Durkheim et de Tarde. Voir W. Doroszewski, *Quelques remarques*, p. 91.

et de Tarde sont inacceptables pour les linguistes de notre pays qui fondent leur science sur la base du matérialisme dialectique, c'est-à-dire du marxisme.

La monographie déjà citée de R. Budagov fait également ressortir la dépendance des conceptions de F. de Saussure vis-à-vis des idées de Durkheim. En dehors des problèmes déjà mentionnés, l'auteur s'arrête plus particulièrement sur la théorie de l'objet et du point de vue, à laquelle il oppose « la conception matérialiste de la langue qui repose sur le fait de l'existence objective de la langue elle-même ».²²

Dans plusieurs ouvrages des années vingt et trente (Jakubinskij, Danilov, Loiža) nous trouvons la critique de l'idée saussurienne selon laquelle les sujets parlants ne peuvent pas transformer la langue et que la masse parlante est inerte, passive par rapport à la langue. Ainsi, Jakubinskij estime que « Saussure ne tient pas compte de la contradiction du signe linguistique: celui-ci est arbitraire, fortuit, indifférent du point de vue de sa structure prise à part, mais il n'est ni arbitraire, ni fortuit, ni indifférent dans le système évoluant de la langue et de la société dans son ensemble ».²³

* * *

On trouvera les objections les plus fondées et les mieux argumentées à la thèse saussurienne sur le caractère passif de la langue dans l'article de L. Ščerba « Du triple aspect des phénomènes linguistiques et de l'expérience en linguistique », article consacré à la mémoire de Baudouin de Courtenay. L. Ščerba proteste contre l'idée même de la perception passive de la langue: en effet, bien qu'en parlant on répète souvent ce qui a été dit ou entendu, de nouvelles combinaisons surgissent sans cesse, parfois insolites, mais qui sont parfaitement claires, malgré leur nouveauté.

L'article en question traite, quant au fond, un problème beaucoup plus vaste et qui continue à préoccuper les linguistes: celui du rapport entre langue, parole et langage. Ščerba distingue trois

²² R. Budagov, œuvre citée, p. 13.

²³ L. Jakubinskij, *F. de Saussure o nievozmožnosti jazykovej politiki* (F. de Saussure sur l'impossibilité d'une politique linguistique). Rec. Jazykovedenie i materializm L. 2 M.-L. 1931, p. 99.

aspects des faits linguistiques : premier aspect : faculté de la parole et de l'entendement ; l'auteur souligne spécialement que « les processus de l'entendement, de l'interprétation des signes linguistiques ne sont pas moins actifs, ni moins importants dans l'ensemble du phénomène que nous appelons langue » ...et qu' « ils sont déterminés par les mêmes facteurs que la possibilité des processus du discours »²⁴ ; deuxième aspect : langue en tant que système ; ou, plus exactement, ce qui constitue la connaissance de la langue, son vocabulaire et sa grammaire ; ces derniers, étant une sorte de concepts, ne sont pas des données de notre expérience, mais sont déduits du matériel linguistique, lequel représente le troisième aspect des faits de langage. Ščerba estime donc que le matériel linguistique et le système de la langue sont « des aspects différents du langage, unique donnée de notre expérience ». Il définit le système de la langue, comme l'élément le plus important, comme une certaine valeur sociale, obligatoire pour tous les membres du groupe et qui ne saurait être ramenée à un système de représentations linguistiques individuelles quant à leur nature. Expliquant cette idée, Ščerba écrit dans une note que « le point de vue de la plupart des linguistes et même de F. de Saussure, qui pourtant a le mieux approché ce problème, n'est pas clair. Saussure, tout en délimitant nettement « la parole » ... et « la langue », place cette dernière en qualité de fait psychique dans le cerveau. »²⁵ Ščerba, lui, considère l'organisation psycho-physiologique de la parole de l'individu comme une manifestation isolée du système de la langue, comme une sorte de « système individuel de la parole ». Quant au système de la langue, il se réduirait, selon Ščerba, à « ce qui est donné objectivement dans le matériel linguistique et ce qui se manifeste dans les systèmes individuels de la parole, se formant sous l'influence de ce matériel linguistique »²⁶. Les idiomes ont une structure fort complexe, correspondant à la « structure complexe de la société dont ils sont la fonction ». Pour ce qui est de la contradiction entre l'évolution et la continuité de la langue, Ščerba en trouve la solution dans deux

²⁴ L. Ščerba, *O trojakom aspekte jazykovych javlenij i ob experimente v jazykoznanii* (Du triple aspect des phénomènes linguistiques et de l'expérience en linguistique). Publications de l'Académie des sciences, sciences sociales, 1931, p. 114.

²⁵ *Ibid.*, p. 114, note 1.

²⁶ *Ibid.*, p. 117.

facteurs du langage : 1) l'unité du système de la langue, « socialement fondé, explicable par son passé, objectivement donné dans le matériel linguistique et se réalisant dans les systèmes individuels de la parole » et 2) le contenu de la vie du groupe social intéressé. Ces deux facteurs se déterminent mutuellement. De là l'auteur tire tout naturellement la conclusion que les changements du contenu entraînent la modification du système de la langue, lequel se trouve en état d'évolution ininterrompue. De cette manière L. Ščerba se prononce également contre l'idée saussurienne de l'indépendance de la linguistique interne par rapport à la linguistique externe.

Un autre linguiste, S. Kacnelson, soutient lui-aussi que les faits de la parole sont socialement déterminés, tout comme les faits de la langue. Dans son *Précis de l'histoire de la linguistique*, il démontre, citant de nombreux exemples historiques à l'appui, qu'il n'existe pas de barrière infranchissable entre la langue et la parole et que souvent des faits de parole deviennent faits de langue (par exemple, la phonologisation des variantes de phonèmes) et inversement. « Ainsi, écrit-il, le rapport entre ces catégories se révèle non pas absolu, mais relatif et mobile, limité chaque fois par le cadre de l'époque historique donnée. »²⁷ Par conséquent, la structure de la langue ne se détermine pas seulement elle-même, mais détermine aussi la structure de la parole.

Vers la fin des années quarante, nous assistons à un certain affaiblissement de l'intérêt pour les problèmes d'ordre social en linguistique, qui jusqu'ici bénéficiaient d'une attention soutenue, surtout de la part des adeptes de l'académicien Marr.

Dans les années cinquante, c'est le professeur A. Smirnickij qui s'est attaqué au problème du rapport de la langue et de la parole. Polémiquant avec la délimitation saussurienne : langage-langue-parole, il a écrit un ouvrage assez court, mais riche en idées profondes, *Objectivité de l'existence de la langue*.²⁸ Il y pose la question : où la langue existe-t-elle ? L'auteur reproche à F. de Saussure son inconséquence : d'une part Saussure rattache le fait phonique, physique et réel, à la parole, mais d'autre part, indiquant que la

²⁷ S. Kacnelson, *Kratkij očerk istorii jazykoznanija* (Précis de l'histoire de la linguistique), Leningrad, 1941, p. 7.

²⁸ A. Smirnickij, *Objektivnost suščestvovanija jazyka* (Objectivité de l'existence de la langue), M. 1954.

langue existe dans la parole, il reconnaît par là même l'existence phonique de la langue qu'il définit par ailleurs comme fait abstrait. Smirnickij essaie de résoudre cette contradiction: la langue existerait objectivement dans la parole au sens large de ce mot (correspondant à peu près à ce que Saussure appelait « l'ensemble du langage »). Il est curieux de noter que Smirnickij considère comme matériel pour les recherches linguistiques tout ce qui est dit, exprimé et perçu dans d'innombrables actes du langage, c'est-à-dire ce que Saussure définit lui-même comme objet de la linguistique.²⁹ En somme, Smirnickij fait la distinction entre la parole en tant que matériel, et la langue, en tant qu'objet de la linguistique: « Un fait important auquel est liée la déduction de la langue à partir de la parole, c'est *l'identification et la reproduction* des unités de la langue à l'échelle sociale: la parole est un flot ininterrompu et illimité dans lequel se forment des constructions concrètes toujours nouvelles, mais qui répètent, reproduisent sans cesse *les mêmes unités de la langue* auxquelles s'ajoutent petit à petit de nouvelles formations et dont quelques-unes tombent dans l'oubli. »³⁰ Etant donné que, selon Smirnickij, la « parole » saussurienne contient l'individuel et le social, il ne peut exister, à son avis, de linguistique spéciale de la parole. De là Smirnickij déduit que la « langue » de F. de Saussure n'est rien d'autre que *la connaissance* de la langue et non la langue elle-même. « On ne peut nier, écrit-il, qu'un phénomène, appelé « langue » par de Saussure, existe: le lien d'association qui unit le sens et l'image acoustique n'est pas un fruit de notre imagination, il a une base physiologique matérielle. Mais ce ne sont que des *empreintes*, qu'un reflet de la langue dans la conscience des sujets qui la parlent, la possèdent. Aussi convient-il de distinguer entre l'existence réelle, objective de la langue dans la parole et l'existence de son reflet dans la conscience, c'est-à-dire la connaissance de cette langue. »³¹

Le problème du rapport de la langue et de la parole n'a pas manqué de retenir l'attention de R. Budagov dans le livre spécialement consacré à F. de Saussure que nous avons cité plus haut.

²⁹ Nous avons en vue les renseignements nouveaux publiés par le professeur Godel. Voir R. Godel, *Les sources manuscrites...*, p. 179.

³⁰ A. Smirnickij, *op. cit.*, p. 20.

³¹ *Ibid.*, p. 23.

Pour illustrer la relation entre ces trois notions l'auteur donne le petit dessin que voici: langage $\begin{matrix} \nearrow \text{langue} \\ \searrow \text{parole} \end{matrix}$. Mais, à côté du schéma proposé par F. de Saussure lui-même, cette bifurcation est moins heureuse, parce qu'elle montre leur séparation au lieu de leur réunion.

Ce problème continue à préoccuper les linguistes soviétiques. Ainsi, en novembre dernier un symposium spécial a réuni autour de ce problème, à l'Institut des langues étrangères de Moscou, des chercheurs des écoles supérieures de tout le pays.³²

* * *

Après avoir délimité la langue et la parole, Saussure concentre son attention sur la linguistique interne, sur le problème de la langue en tant que système de signes.

Ce thème n'était pas nouveau pour la linguistique russe qui possédait dès avant 1917 un terrain favorable à l'étude de différents niveaux du système de la langue, grâce en premier lieu aux travaux de Baudoin de Courtenay. Son collaborateur, N. Kruševskij a établi en 1883 deux types de rapports entre les mots: association de ressemblance et association de contingence, qui chez Saussure ont reçu le nom de relations associatives (plus tard paradigmaticques) et relations syntagmaticques. Le disciple de Baudoin, E. Polivanov, a introduit en 1915 la notion de valeur des unités linguistiques, sans toutefois la développer en détail.

L'élaboration des problèmes du niveau phonologique a été poursuivie par L. Ščerba et ses disciples, d'une part, et par l'école de Moscou (R. Avanesov, P. Kouznevov, A. Reformatskij, V. Sidorov), d'autre part. La différence essentielle entre les conceptions de ces deux écoles se ramène à la question de savoir: comment envisager la relation réciproque entre le phonème et le morphème. Pour les adeptes de L. Ščerba, le phonème est un son, ou plutôt un type phonique servant à différencier le sens et indépendant de la

³² Cf. *Tezisy dokladov na konferencii « Jazyk i reče »* (Les thèses des rapports du symposium « La langue et la parole »), Moscou, 1962.

structure morphologique du mot.³³ Par exemple l'alternance du [t] et du [d] du radical «god» (nom. sing. – [got]; gen. sing. – [goda]) est considérée comme une alternance de phonèmes. Le second groupe de savants définit le phonème comme « une unité minimale du système phonique de la langue servant à former et à différencier les unités significatives de la langue: morphèmes, mots, propositions. »³⁴ On souligne que la notion du phonème ne coïncide pas avec celle du son du discours, étant donné que les phonèmes sont des composants nécessaires et immuables des morphèmes. L'exemple cité plus haut est interprété comme une alternance de variantes d'un seul et même phonème, variantes dont l'aspect phonique dépend de leur position dans le mot. Selon ce point de vue, le phonème peut être représenté par une variante zéro. Les deux conceptions se sont solidement ancrées en linguistique soviétique et même la discussion dans les colonnes des *Izvestia* de l'Académie des sciences de l'URSS en 1952 n'a pas abouti à l'unification des points de vue³⁵ mais en a fait apparaître un troisième, celui de S. Šaumjan qui a défini le phonème comme un construct postulé à l'aide de la méthode déductive. La théorie de S. Šaumjan repose sur les données de la logique mathématique et de la cybernétique.³⁶

Quant au niveau morphologique du système de la langue, il retient l'intérêt des chercheurs à partir des années qui ont immédiatement précédé les événements de 1917. Au contraire de l'analyse traditionnelle qui allait du côté interne au côté externe, F. Fortunatov et ses disciples ont proposé de partir des données immédiates de notre perception, c'est-à-dire de la forme, pour arriver à la signification, soit, en termes de linguistique moderne, d'aller

³³ L. Zinder, *Obščaja fonetika* (Phonétique générale). Leningrad, 1960, pp. 38-74 et M. Matousevič, *Vvedenie v obščuju fonetiku* (Introduction à la phonétique générale), Moscou, 1959.

³⁴ A. Reformatskij, *Vvedenie v jazykoznanie* (Introduction à la linguistique), Moscou, 1960, p. 175 (nous avons choisi cette définition comme typique pour ce groupe de linguistes, malgré quelques différences de détail qui les séparent).

³⁵ R. Avenesov s'est quelque peu écarté des positions de l'école phonologique de Moscou. Il écrit dans son livre, *Fonetika sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka*. (Phonétique du russe littéraire moderne), Moscou, 1956, p. 7: « Nous appelons phonèmes les sons du discours, signes de nature particulière qui différencient les mots de la langue, ou plus exactement l'enveloppe phonique des mots. » Ce point de vue est partagé par le professeur Smirnickij (Cf. O. Achmanova, *Phonologie*, Moscou, 1954, p. 13).

³⁶ Cf. S. Šaumjan, *Problèmes de la phonologie théorique*, Moscou, 1962.

de l'expression au contenu. A cette occasion une discussion fort intéressante s'est déroulée dans les années vingt et trente sur les pages de différentes revues autour de la question des possibilités de la grammaire formelle. Cette discussion, importante sur le plan théorique, poursuivait aussi un objectif purement pratique: orienter le travail effectué à l'époque pour liquider l'analphabétisme dans le pays. Dans cette discussion c'est le point de vue des « sémanticiens » qui l'a emporté, ils ont réussi à démontrer de façon convaincante l'indissolubilité des côtés interne et externe des unités significatives et tout d'abord des mots de la langue. L'influence des idées sociologiques des adeptes de Marr y a joué son rôle.

Outre la théorie de la forme des mots, l'école de Fortunatov élabore la théorie des groupes de mots (slovosočetanije). Tel est l'objet du livre connu de A. Peškovski, *La syntaxe russe à la lumière de la science* paru en 1914 et fortement remanié en 1928. La théorie des groupes de mots, éléments constitutifs des propositions, considérés comme réunion de deux ou de plusieurs mots liés entre eux sémantiquement et grammaticalement, diffère sensiblement de la théorie des syntagmes, formulée par F. de Saussure.³⁷ A première vue la théorie des groupes de mots semble avoir un objet plus restreint car elle ne s'occupe pas des rapports entre les composants des mots. Elle a contribué, toutefois, à une profonde pénétration dans la nature des rapports syntaxiques et a permis de décrire en détail les liens fort complexes et subtils entre les mots de la phrase russe.³⁸ Ainsi le niveau syntaxique a également trouvé sa place dans les ouvrages des linguistes soviétiques, cette étude s'inspirant essentiellement du principe sémantique. Seulement à la fin des années cinquante, les travaux consacrés aux problèmes de la traduction automatique ont redonné toute son importance à l'analyse du côté formel de la langue.

* * *

³⁷ A. Reformatskij se déclare partisan de la théorie du syntagme reprise chez F. de Saussure par S. Karcevskij. (Cf. A. Reformatski, *Introduction à la linguistique*, Moscou, 1960, pp. 265 et suiv.). Le terme de syntagme est employé dans un tout autre sens par Ščerba qui désigne ainsi un groupe rythmique de mots liés par le sens. (Cf. V. Vinogradov, *La notion du syntagme dans la syntaxe russe*, recueil *Voprosy sintaksisa sovremennogo russkogo jazyka* (Problèmes de la syntaxe du russe moderne), Moscou, 1950). Il ne s'agit que d'une coïncidence fortuite de termes.

³⁸ Cf. *Grammatika russkogo jazyka* (Grammaire de la langue russe). Editions de l'Académie des sciences de l'URSS, t. II, 1^{re} partie, pp. 5 et suiv.

Etant donné que les principales recherches portaient sur le côté sémantique de la langue et ses caractères sociaux, la conception sémiologique de la langue pressentie dès le début du siècle³⁹ a eu quelque mal à se propager dans la linguistique soviétique. Ce problème redevient objet de controverses fin des années quarante – début des années cinquante dans les ouvrages de E. Galkina – Fedoruk, V. Zvegincev, R. Budagov et autres. R. Budagov, par exemple, tout en soulignant la justesse et l'acuité avec lesquelles le problème de la complexité du signe linguistique a été posé par F. de Saussure, s'oppose à la thèse de l'arbitraire du signe linguistique. Il écrit que : « Le signe linguistique est généralement immotivé dans ses formes inférieures (les sons, partiellement les morphèmes), alors que dans ses manifestations supérieures (les mots) il tend toujours à être motivé. »⁴⁰ A. Smirnickij est à peu près du même avis. E. Galkina-Fedoruk a proposé de considérer comme signe uniquement l'élément phonique du mot, et non le concept que ce mot renferme.

Le problème du caractère sémiologique de la langue est spécialement traité dans une brève étude de V. Zvegincev qui indique son importance primordiale. V. Zvegincev estime que le fait de classer la linguistique parmi les sciences sémiologiques est une des particularités les plus importantes de la doctrine de F. de Saussure. Pourtant son appréciation en est négative, car « ... ainsi la langue perdrait toutes ses particularités spécifiques, et, par voie de conséquence, la possibilité de fonctionner et de se développer selon les lois internes qui ne sont propres qu'à elle seule »⁴¹.

Dans cet ouvrage V. Zvegincev nie la nature sémiologique de la langue dans son ensemble, tout en admettant que certains de ses

³⁹ Ainsi E. Polivanov, qui avait soutenu la théorie du caractère sémiologique de la langue, ne la mentionne même pas parmi les problèmes de la linguistique actuelle qui sont, selon lui : la définition de la langue en tant que fait social et historique, la description de langues et de dialectes du point de vue sociologique, étude des rapports de cause à effet entre les phénomènes sociaux et économiques, d'une part, et les phénomènes linguistiques d'autre part. (Cf. E. Polivanov, *Krug, problem sovremennoj lingvistiki. Russkij jazyk v sovetskoj škole* (Problèmes de la linguistique actuelle. Revue *La langue russe dans l'école soviétique*), n° 1, 1929.

⁴⁰ R. Budagov, *op. cit.*, p. 17, renvoi 2.

⁴¹ V. Zvegincev, *Problema znakovosti jazyka* (Le problème du caractère sémiologique de la langue), Moscou, 1956, p. 7. Notons au passage qu'à cette époque la question des lois internes de la langue a été largement débattue, mais que vers la fin des années cinquante ce thème a été abandonné par presque tout le monde.

éléments, par exemple, la terminologie, ont un caractère sémiologique. Il faut dire qu'à l'époque cette attitude négative était partagée, dans telle ou telle mesure, par de nombreux linguistes. Mais c'est à partir de ce moment qu'on a assisté à une reconsidération de cette attitude, et le texte cité de Zvegincev fait, en quelque sorte, le bilan des réflexions des cinq années précédentes. Il n'est donc pas étonnant que dans son dernier livre, en se prononçant une nouvelle fois contre la nature sémiologique de l'ensemble de la langue, V. Zvegincev conclue plus prudemment: «... ce problème sous la forme qui lui a été donnée par F. de Saussure et ses adeptes ne peut de toute façon être tranché d'une manière catégorique. La langue possède des caractères spécifiques qui la séparent de n'importe quel autre système absolu de signes, Ces traits spécifiques la caractérisent comme un phénomène social d'ordre particulier, qui est l'objet d'une science à part, la linguistique, et non d'une sémiologie universelle. Mais d'autre part cela ne signifie pas que la langue soit entièrement dépourvue d'éléments sémiologiques et ne puisse être envisagée (avec les restrictions nécessaires) sous l'aspect sémiologique.»⁴² Zvegincev exprime ainsi l'opinion de la plupart des linguistes soviétiques qui estiment que si l'on considère la langue comme un système de signes, il convient de révéler les caractères propres aux langues naturelles et qui les distinguent des codes artificiellement créés.

Une partie des linguistes (V. Ivanov, I. Revzin, S. Šaumjan et d'autres), qui travaillent dans le domaine de la traduction automatique, soutiennent l'idée du caractère sémiologique de la langue sans réserve et étendent aux langues naturelles toutes les propriétés du code.

Depuis quelques années ce problème retient également l'attention des philosophes.⁴³ Quant aux linguistes, ils l'ont débattu aux cours d'une session spéciale à l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences de l'URSS.⁴⁴

* * *

⁴² Cf. V. Zvegincev, *Očerki po obščemu jazykoznaniju* (Notes sur la linguistique générale), Editions de l'Université de Moscou, 1962, p. 40.

⁴³ Cf. la revue *Problèmes de philosophie*, 1959, n° 11; 1960, nos 5 et 7, 1961, n° 8.

⁴⁴ Cf. les thèses des rapports présentés lors de la discussion du problème du système linguistique à l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences de l'URSS, Moscou, 1962, ainsi que la revue *Voprosy jazykoznanija* (Problèmes de linguistique), 1962, nos 4 et 5.

Nous arrivons enfin au dernier problème du *Cours* qui a été vivement controversé: celui du rapport réciproque entre la synchronie et la diachronie. La nette opposition de ces deux plans chez F. de Saussure a suscité une vive protestation de nos linguistes qui ont fait leur le principe de Baudouin de Courtenay selon lequel « le statisme de la langue est un élément de son dynamisme ». Mais dans les années vingt à quarante alors que la théorie de l'académicien Marr primait en linguistique, l'intérêt pour l'histoire des langues concrètes s'est affaibli et a dans une certaine mesure cédé la place aux analyses paléontologiques pseudo-historiques. Des recherches se sont poursuivies seulement dans le domaine des correspondances typologiques des langues, interprétées unilatéralement du point de vue de convergences et de divergences sociales. A cette époque la théorie de F. de Saussure a été parfois critiquée avec une violence injustifiée, alors que cette polémique était poursuivie avec plus de doigté par des linguistes modérés qui ne partageaient pas les opinions extrémistes de Marr.

Le problème de la synchronie et de la diachronie a été traité dans l'article de G. Vinokur « Les tâches de l'histoire de la langue ». Considérant la langue comme un produit de la création spirituelle d'une collectivité culturelle et historique, l'auteur montre toute la complexité des rapports entre la langue et son histoire. Il note que les chercheurs s'intéressent toujours aux causes et aux origines des faits linguistiques, par conséquent, l'étude de la langue à l'état actuel est, au fond, aussi une étude historique. G. Vinokur souligne spécialement que, dans l'idéal, l'histoire de la langue doit être étudiée à l'aide des méthodes qui trouvent leur plus nette expression dans l'étude de la langue contemporaine. « La célèbre thèse de F. de Saussure sur la linguistique synchronique et la linguistique diachronique, écrit-il, peut conduire à de fâcheux malentendus si on l'admet sans critique nécessaire et sans y séparer le grain de vérité des conclusions erronées. »⁴⁵ La nécessité, démontrée par Saussure d'étudier la langue comme un système de faits unis par un lien de correspondances et de dépendances réciproques restera, de l'avis de G. Vinokur, « le mérite éternel du fondateur

⁴⁵ G. Vinokur, *O zadačach istorii jazyka. Učenyje zapiski Moskovskogo pedagogičeskogo instituta* (Les tâches de l'histoire de la langue, Revue scientifique de l'Institut pédagogique de Moscou), t. V fasc. I, Moscou, 1941, p. 9.

de l'école de Genève ». Ce principe est valable non seulement pour l'étude de l'histoire de la langue, mais aussi pour celle de son état actuel. Vinokur insiste sur l'idée qu'une véritable histoire de la langue doit être l'histoire de son système puisqu'elle est « une succession de systèmes linguistiques, le passage d'un système à un autre étant soumis à certaines régularités ».⁴⁶ Aujourd'hui, après la publication des ouvrages de A. Martinet, E. Benveniste et autres, nous pouvons apprécier à leur juste valeur ces indications de Vinokur... Pour lui l'opposition de la synchronie et de la diachronie a toujours été imaginaire, sans appui dans la réalité historique, car « ... les systèmes existent, naissent et se désagrègent non dans le vide, mais dans un milieu social déterminé, dont la vie obéit à des lois générales du processus historique ».⁴⁷ S. Kacnelson, s'opposant lui aussi à la thèse saussurienne, estime que ces deux termes, synchronie et diachronie, ne sont que des paraphrases de l'antinomie humboldtienne de « energia » et « ergon ».⁴⁸

Nous retrouvons une attitude analogue dans les ouvrages publiés aux années cinquante. Ainsi R. Budagov écrit : « En réalité le système de la langue est le résultat d'un long développement historique, le système de la langue « émerge » pour ainsi dire de son histoire. »⁴⁹ R. Budagov est d'avis que la théorie de Saussure est une théorie antihistorique et l'influence qu'elle exerce sur les idées du structuralisme moderne lui semble pernicieuse.

Pourtant, depuis le milieu des années cinquante, la plupart des travaux de recherches portent sur l'analyse des propriétés des systèmes linguistiques sur le plan synchronique. La discussion organisée en 1957 à l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences en est un témoignage. Bien que les participants à la conférence de soient pas tombés d'accord sur la question principale du rapport entre l'analyse synchronique et l'étude historique, la plupart des orateurs se sont prononcés pour la nécessité et la possibilité égales de ces deux plans d'étude.⁵⁰

⁴⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 11.

⁴⁸ S. Kacnelson, *op. cit.*, p. 20.

⁴⁹ R. Budagov, œuvre citée, p. 18.

⁵⁰ Cf. *O sootnočienii sinchronnogo analiza i istoričeskogo izučenia jazyka* (Rapport entre l'analyse synchronique et l'étude diachronique de la langue), Moscou, 1960.

CONCLUSION

1. Grâce au développement général des conceptions linguistiques, les savants de différents pays avaient approché presque en même temps l'étude des propriétés de la langue qui ont été définies dans le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure. En Russie, J. Baudoin de Courtenay, F. Fortunatov et leurs disciples ont formulé des thèses proches de celles de F. de Saussure; c'est pourquoi son livre a été si favorablement accueilli dans les milieux scientifiques de notre pays.

2. Après avoir pris connaissance du *Cours*, les linguistes soviétiques ont aussitôt hautement apprécié l'œuvre remarquable du savant genevois. Ils ont étudié les rapports de sa théorie avec les œuvres philosophiques et linguistiques des époques précédentes, tout en notant les faiblesses et les contradictions du *Cours*...

3. A différentes époques l'étude critique s'est portée sur différents problèmes envisagés dans le *Cours*... Tout d'abord c'est le problème du rapport langue-parole qui a retenu l'attention parce qu'il mettait en lumière la nature sociale de la langue. Ensuite, lorsque la linguistique soviétique a mis l'accent sur l'étude historique des langues, la plupart des remarques critiques ont été dirigées contre la prépondérance accordée à la synchronie. Depuis le milieu des années cinquante et jusqu'à nos jours, avec l'extension du structuralisme, les problèmes de la linguistique interne prennent toujours plus de place dans les travaux des linguistes soviétiques, ce qui explique le grand intérêt porté aux problèmes des caractères de la langue en tant que système dans l'œuvre de F. de Saussure.

Décembre 1962

N. Slusareva

J. KURYŁOWICZ

LE MÉCANISME DIFFÉRENCIATEUR DE LA LANGUE¹

Un trait fondamental du langage, qui vaut pour toutes les langues, est le manque d'une coordination non équivoque entre la forme phonique du mot et son sens. En règle générale il y a pluralité des deux côtés. La polysémie du mot, l'attribution de deux ou plusieurs sens à la même forme phonique, est un fait bien connu. De l'autre côté on constate le fait de la synonymie, la possibilité du choix de deux ou de plusieurs mots (ou plutôt de leurs formes phoniques) pour un sens déterminé d'avance.

Il est vrai qu'en considérant la polysémie on se convainc vite que les différents sens d'un mot donné ne se trouvent pas sur un pied d'égalité. Sans être linguiste, un observateur intelligent sait distinguer dans beaucoup de cas entre ce qu'il appelle le sens « propre » d'un mot et son sens « figuré ». La linguistique contemporaine emploie d'autres termes : la valeur et le sens, les fonctions sémantiques primaire et secondaires, le sens fondamental et les sens accessoires, les sens indépendants et les sens conditionnés (par le contexte). C'est donc la même chose qu'en phonologie, où la variante principale est considérée comme la réalisation adéquate du phonème, tandis que les variantes accessoires ou conditionnées sont imprégnées de traits empruntés au voisinage phonétique ou, au contraire, perdent certains traits en faveur de l'entourage.

Dans les deux cas, celui de l'influence du contexte ou de la situation sur le sens du mot aussi bien que celui de l'influence du voisinage phonétique sur le phonème, cette influence est *tantôt*

¹ Résumé de la conférence faite à l'Université de Genève, le 8 juin 1962, dans la chaire de M. Henri Frei.

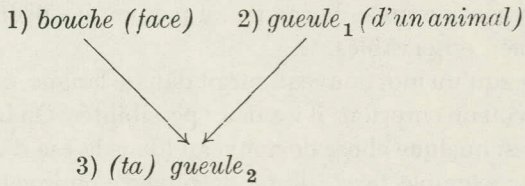
apparente tantôt réelle. La différence entre les trois /k/ de fr. *cou*, *qui*, et *cas*, est située dans la voyelle suivante et non dans le phonème /k/ lui-même. De même la différence entre *ouvrir* (*un livre*) et *ouvrir* (*une porte*), où il s'agit de deux actions distinctes au point de vue physique, ou encore entre (*pointe*) *aiguë* et (*lame*) *aiguë*. La différence apparente entre les deux emplois de *ouvrir* ou de *aiguë* est située exclusivement dans le contexte.

D'autre part, il y a des exemples d'une influence réelle de l'environnement sur le contenu du phonème. Cela arrive dans le cas d'une *alternance* entre deux phonèmes, l'un étant remplacé par l'autre dans des conditions déterminées. En polonais ou en russe une consonne sonore est remplacée à la fin de mot par la sourde correspondante, par exemple *b*, *d*, *g*, par *p*, *t*, *k*, respectivement (ainsi pol. *kot* « chat » = *kod* « code »). Les formes finales de *b*, *d*, *g* ne sont pas des variantes phonétiques mais des phonèmes autonomes identifiés par le sujet parlant avec *p*, *t*, *k* antévocaliques, par exemple au commencement du mot (pol. *to* « ceci »).

En appliquant ces considérations au domaine sémantique, nous arrivons à la conclusion que voici : une *alternance* entre deux mots a lieu lorsque, dans des conditions contextuelles déterminées, un mot B coïncide avec un autre mot B' attesté par ailleurs dans la langue. Lorsque, dans certains contextes, on remplace le mot *bouche* ou *face* par *gueule* (par exemple *ta gueule*, *donner sur la gueule à quelqu'un*), il ne s'agit plus d'une variante combinatoire de *bouche* (*face*), puisque *gueule* existe comme mot autonome en dehors de ces contextes (*la gueule d'un loup*, etc., où *gueule* n'est pas remplaçable par *bouche* ou *face*). On se trouve ici en face d'une alternance de deux mots et d'une influence réelle du contexte sur le sens du mot. Dans les contextes cités (*ta gueule...*), le terme *gueule* est traduisible par un autre mot de la langue. Dans certains contextes expressifs (d'une expressivité conventionnelle plutôt qu'individuelle et spontanée) *bouche* (*face*) est remplacé par *gueule*.

L'exemple de cette alternance éclaire l'interdépendance mutuelle de la polysémie et de la synonymie. Le mot *bouche* (*face*) a un synonyme expressif *gueule* (sans que l'inverse soit vrai : *bouche* ou *face* n'est pas un synonyme de *gueule*). De l'autre côté le mot *gueule* a deux fonctions sémantiques : l'une primaire (*la signification* = *la désignation*), par exemple dans *la gueule d'un animal*;

l'autre secondaire (changement de *la désignation*), comportant une nuance expressive, dans *ta gueule*, etc. Voici un schéma simple illustrant la relation entre la polysémie et la synonymie:



(synonymie de 1 et 3, polysémie de 2 et 3).

Aucune de ces deux possibilités, ni la polysémie ni la synonymie, ne saurait être considérée comme un cas de différenciation linguistique au sens étroit. Une unité lexicale n'est pas constituée par le seul sens ou par la seule forme phonique, mais conjointement par les deux facteurs: l'expression et le contenu. Or dans le cas de polysémie il n'y a pas de changement de signification, tandis que les synonymes, différents au point de vue phonique et au point de vue de la signification, représentent plutôt un syncrétisme sémantique partiel (de la fonction de désignation) entre deux mots qui *existent* dans la langue. En les identifiant pour désigner le même objet nous produisons justement ces effets de style qui sont considérés comme le but de l'emploi de synonymes et comme un instrument littéraire puissant.

Une différenciation au sens propre s'effectue lorsqu'un mot B de la langue est rétréci dans son emploi par un *néologisme* ou par un *mot d'emprunt* B', cf. par exemple le rapport d'all. *Haupt*, mot hérité du germanique commun, à *Kopf*, mot emprunté au latin (*cuppa*). Un évincement *complet* de B par B' équivaldrait naturellement à la disparition du scindement sémantique amenée par le néologisme. La zone sémantique propre à B est distribuée sur deux mots, le vieux mot B et le néologisme ou emprunt B'. De l'autre côté, on ne peut considérer comme différenciation (au sens étroit) le rétrécissement du domaine sémantique de B par un mot B' qui *existe déjà* dans la langue – ceci n'étant autre chose qu'un élargissement de la polysémie de B', comp. le cas de *bouche* (*face*) et *gueule*, dont les zones sémantiques ont été déplacées à partir de l'époque de l'a. français.

Ce qui a été dit sur la zone d'emploi de mots vaut aussi pour les morphèmes non autonomes (synsémantiques), pour les expressions

toutes faites, etc. Il y a même – chose qu'on ne va pas aborder ici – un parallélisme profond entre les unités sémantiques (les morphèmes) et le comportement des phonèmes. Mais en parlant de la différenciation on se borne ici au *mot*, où les phénomènes respectifs sont bien observables.

Lorsqu'un mot nouveau surgit dans la langue, que ce soit une innovation ou un emprunt, il y a deux possibilités. Ou bien l'objet désigné est aussi quelque chose de nouveau (dans le cas d'un emprunt culturel, par exemple *twist*, d'une découverte ou invention, par exemple *magnétophone*, *Tonband*), ou bien – éventualité beaucoup plus intéressante pour le linguiste – l'objet désigné a déjà eu un nom, dorénavant menacé dans son existence par le mot nouveau. On vient de voir qu'il y a les deux éventualités : évincement total de B par B', ou scindement de la zone sémantique occupée à l'origine par le seul B.

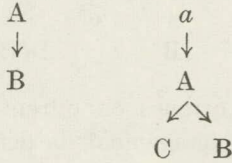
La fixation de l'emploi de B' à côté de B peut tout d'abord créer un rapport sémantique entre deux synonymes, dont l'un est neutre et représente le terme fondamental, l'autre étant employé dans des contextes définis, surtout expressifs.

La relation sémantique entre *Haupt* et *Kopf*, quelle que soit sa nature, ne saurait devenir productive en se propageant sur d'autres couples de mots, pour la simple raison que la différence entre les deux racines empêche l'extension proportionnelle de ce rapport. Entre les deux membres du couple il n'y a pas d'opposition morphologique.

Sont importants pour la morphologie, et surtout pour la dérivation, les cas de la substitution partielle de B' à la place de B, quand il y a entre B et B' une *affinité morphologique*. On parle alors de phénomènes de transformation morphologique, de changement de mots-bases, d'action analogique, etc. Mais il est nécessaire d'en examiner le mécanisme conformément aux exigences de la linguistique structurale.

Deux mots d'étymologie commune ne sont pas de ce fait toujours perçus comme ayant un rapport morphologique ou même comme étant apparentés. Cf. fr. *déjeuner* et *dîner*, *percer* et *pertuis*, *mincer* et *menuisier*. Mais lorsque deux mots ont une racine commune et, ce qui est beaucoup plus important, leur parenté est perçue par le sujet parlant (grâce aux règles morphologiques vivantes

et/ou productives), cette parenté peut être soit directe soit indirecte. Dans le premier cas (parenté directe) il y a la relation entre le mot-base A et le dérivé B, ou entre deux formes flexionnelles du même mot (*maison: maisonnette; parle: parlez*). Dans le second cas (parenté indirecte) il y a plusieurs possibilités: B peut se trouver en relation indirecte avec C (=un autre dérivé de A) ou avec *a* (=le mot-base de A, lorsque A lui-même est un dérivé). Soit:



(B se trouve en relation *directe* avec A; dans des conditions favorables il peut entrer en relations avec C ou *a*.)

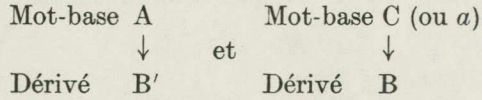
Examinons d'abord la relation A: B. Un changement phonologique ou morphologique des mots-bases A d'une série dérivée peut entraîner d'une façon automatique la transformation correspondante des dérivés B en B'. Les formes anciennes ne sont pas pour cela nécessairement évincées de la langue, mais peuvent se maintenir dans des contextes déterminés en se chargeant de fonctions secondaires, ou bien tomber au niveau de simples résidus lexicaux. Citons un exemple baltique ou balto-slave (sous la forme de lit. moderne):

base * *gērti* « boire » *kēpti* « cuire »
 dérivé *gēris* « boisson » * *kēpis* « flan »

Or en baltique (ou en balto-slave) *ēr* antéconsonantique s'est abrégé en *ēr*, ce qui a changé le rapport * *gērti*: *gēris* en *gērti*: *gēris*. Cette opposition, interprétée comme comportant un *allongement* du vocalisme radical dans le dérivé, se greffe sur le rapport *kēpti*: * *kēpis*, d'où *kēpti*: *kēpis*. Mais les dérivés à vocalisme bref n'ont pas pour cela été complètement supprimés dans la langue. Et il se pose la tâche de déterminer la différence sémantique entre les formes en *-is* sans allongement et celles qui le comportent.

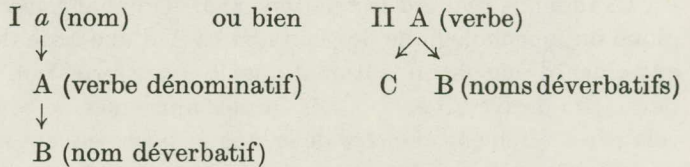
Par rapport aux formes récentes et vivantes B' les formes B ont souvent un caractère résiduaire. Mais il arrive parfois que dès avant le remplacement de B par B' (quelle qu'en soit la raison, d'ordre

sémantique ou morphologique seulement) les B sont entrés en relation indirecte avec C ou *a*. Officiellement dérivés de A, les formes B ont par conséquent une *fonction secondaire* (conditionnée) de dérivés de C ou *a*. Mais au moment du remplacement de B par B', la forme B, dégagée de sa fonction primaire par B', peut devenir un dérivé *autonome* soit de C soit de *a*. D'où un scindement :

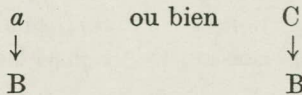


Les grammaires historiques en offrent beaucoup d'exemples, ainsi lorsqu'il s'agit du changement de dérivation déverbative en dérivation dénominative et *vice versa*.

Dans le premier cas le schéma est le suivant :

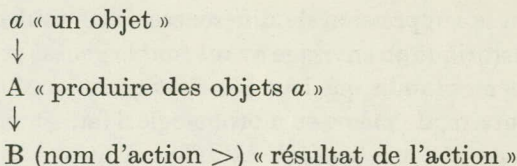


Un rattachement secondaire de B à *a*, ou de B à C, déclenché par le renouvellement B > B', conduit à des procès de dérivation nouveaux :



tandis que A : B est renouvelé en A : B'.

Citons l'exemple des trois suffixes latins *-ā-mentum*, *-ā-tura*, *-ā-ticium*, qui sont tous déverbatifs (en réalité *-ā-* appartient au thème verbal de la 1^{re} conjugaison). Mais dès l'a. fr. ils apparaissent comme des suffixes dénominatifs servant à bâtir des noms abstraits ou des collectifs, par exemple : *fer* : *ferrement(s)*, *os* : *ossements* ; *arme* : *armure*, *cheveu* : *chevelure* ; *treille* : *treillis*, etc. Le lien entre *a* et B s'est effectué par l'intermédiaire de verbes résultatifs, c'est-à-dire à complément interne (cf. all. *Knospe* : *knospen* : *das Knospen*, fr. *veau* : *vêler* : *vèlement*), en accord avec le modèle

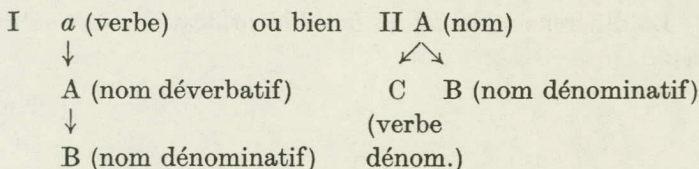


L'interprétation du rapport entre *a* et B comme « objet »: « collectivité d'objets » se comprend aisément.

Les B' qui ont évincé B (*-ment*, *-ure*, *-is*) dans la fonction de suffixe déverbatif sont, pour ne mentionner que les plus importants: *-(a)ison*, *-ance*, *-aille*, *-age*, *-ade* (*guérison*, *croissance*, *semence*, *décalage*, *glissade*...).²

Les comparatifs en *-(i)ios-* de l'indo-eur. ont été à l'origine des dérivés primaires bâtis sur les verbes, par exemple v. ind. *sócate*: *sócīyas-*. Ils avaient donc d'abord une valeur absolue d'étatifs (fonction primaire), mais entraient en même temps dans des rapports sémantiques avec les adjectifs déverbatifs en *-rá-*, *-ú-*, etc., par exemple *śukrá-*: *sócīyas-* (fonction secondaire). C'est dans cette fonction secondaire qu'ils se sont maintenus comme des comparatifs lorsque dans leur fonction primaire d'étatifs ils ont dû céder la place à des formations nouvelles, par exemple au type à redoublement (v. ind. *da-di-*, etc.).

Il y a naturellement aussi le cas inverse, d'un suffixe dénominatif devenant déverbatif p. ex. v. h. a. *fiskâri* > *fisk*, mais allemand moderne *Fischer* > *fischen*:



A première vue il paraît que les formules traitées ici ne sauraient épuiser un sujet plus vaste, celui du mécanisme des changements linguistiques en général. Car la différenciation trouve un pendant dans l'intégration ou plutôt l'identification, c'est-à-dire dans le nivelle-

² Cela ne veut pas dire qu'un suffixe comme *-ment* ne se soit conservé soit dans des cas isolés (*trembler*: *tremblement*) soit dans des couches secondaires, par exemple dans les verbes composés.

ment ou la suppression de différences. Mais tout comme en phonétique historique on envisage avant tout la genèse et la différenciation de phonèmes tandis que leur coïncidence est en général acceptée sans commentaire, de même en morphologie il faut en première ligne tenir compte de facteurs *actifs* de la différenciation tandis que le phénomène *passif* de l'identification peut être relégué, du moins provisoirement, à l'arrière-plan.

Mais une analyse soignée d'exemples prouve l'*existence simultanée* et la *corrélativité* de ces deux facteurs. Au moins ne saurait-on imaginer une différenciation sans identification correspondante. L'envahissement d'une partie de la zone sémantique de B par une forme nouvelle B', c'est-à-dire une différenciation de B en B et B', suppose une *identification*, à savoir la coïncidence sémantique de B et B' à l'intérieur d'une partie de la zone d'emploi primitive de B. Et ceci vaut pour tous les B', pour ceux qui existent dans la langue tout comme pour les néologismes.

Le facteur actif de la différenciation se trouve ainsi toujours accompagné du facteur passif du nivellement bien que ce soit le premier (le facteur de la différenciation), auquel il faut accorder la première place dans l'évolution du langage.

L'identification, le remplacement de B par B', est l'instrument grâce auquel on atteint un but sémantique, à savoir le scindement de la zone sémantique de B. De ces deux phénomènes c'est par conséquent la différenciation qui, dans la vie du langage, occupe un rang hiérarchique supérieur.

La différenciation *est un but*, l'identification *n'est qu'un instrument*.

J. Kuryłowicz

Cambridge (Massachusetts), octobre 1962.

HENRI FREI
VÉDIQUE *KŪLAM* 'BERGE'

1. Sens védique de *kūlam*.
2. Le type préfixal: *anukūla-*, *pratikūla-*.
3. Sens de *-kūl-* dans le type préfixal: 'se précipiter'.
4. Etymologie de *kūl*: gr. κέλωμαι, 1. *celer*, véd. *kāláyati*, rgvéd. *tuvi-kūrmi-*.
5. Gr. κελεύω, κέλευθος, véd. *krúdh-*.

1. Comme il ressort du dictionnaire de Mayrhofer, le mot védique *kūlam* 'berge' n'a pas encore d'étymologie satisfaisante.¹

Il ne nous est pas parvenu de terme indo-européen désignant le rivage en général à la manière de l'allemand *Ufer* ou de l'anglais *shore*. Les divers mots que nous avons n'appartiennent qu'à une langue donnée ou à un groupe de langues plus ou moins restreint et se limitent à tel ou tel aspect de la notion.²

Les poètes védiques ne semblent s'être intéressés aux bords des cours d'eau qu'au point de vue de la traversée. Dès la première attestation de *kūlam* (RV 8, 47, 11), ce mot désignait la rive escarpée et s'opposait au gué:

«*Ādityas*, regardez en bas, comme des guetteurs du haut d'une
[berge !

Comme des chevaux vers le bon gué (*sutīrthām*), conduisez-nous
[sur le bon chemin ! »

Cette opposition ne devait pas appartenir à l'inspiration momentanée du ṛṣi³; elle se retrouve dans le Śatarudrīya :

¹ Manfred Mayrhofer, *Kurzgef. etymol. Wörterb. des Altind.*, Heidelberg 1953 —, s. v.

² C. D. Buck, *A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages*, Chicago, 1949, § 1. 27 (shore).

³ Trita Aptya, selon la Sarvānukramaṇī.

« Hommage à Celui des gués et à Celui des berges (*tīrthyāya ca kūlyāya ca*). »⁴

Le sens de 'berge' est assuré pour le védique à toutes les époques. Les brāhmanas du Sāmaveda rapportent l'histoire d'un pari selon lequel deux bœufs roux devaient traîner un char de pierres au sommet d'une berge (*kūlam*) haute et escarpée.⁵

2. En revanche, l'interprétation des mots prefixaux en *-kūla-* (AV 5, 14, 13 *anukūlam*; *ibid.* et 10, 1, 7 *pratikūlam*)⁶ présente des difficultés.

Böhtlingk a interprété ces deux adverbes comme signifiant à l'origine 'dem Abhang entlang gehend', resp. 'gegen das Ufer angehend'. Soit maintenant AV 5, 14, 13ab, où la figurine magique est invitée à retourner chez le sorcier qui l'a façonnée: *agnīrivaitu pratikūlam anukūlam ivodakām* « Qu'elle aille comme le feu *pratikūlam*, *anukūlam* comme l'eau ! » Traduire 'comme l'eau le long de la berge' pourrait être logique, mais on n'imagine pas comment le feu irait 'contre la berge'. Tout simplement, cette comparaison est absurde, et le fait qu'il s'agit de littérature magique n'en rend pas l'absurdité plus acceptable.

Il en résulte que les traducteurs négligent ou étendent le sens du second élément de ces composés pour rendre principalement l'opposition de *prati-* et *anu-*, — qu'ils traitent le plus souvent comme des contraires sans même se poser la question de la légitimité de cette conception :

« Aufwärts geh' er [der Zauber] dem Feuer gleich, und wie das Wasser niederwärts. » (Fr. Rückert.)⁷

« Wie das Feuer laufe er gegen den Strich, wie das Wasser der Bahn nach. » (H. Zimmer.)⁸

⁴ VS (M) 16, 42; VS (K) 17, 17, 1; TS 4, 5, 8, 2; Kāth. 17, 15 (258, 6); Kap. 27, 5; MS 2, 9, 8.

⁵ JB 3, 183 (= W. Caland, *Das Jaiminīyabrāhmaṇa in Auswahl*, Amsterdam 1919, n° 192); *Tāṇḍya Mahābr. (Pañc. Br.)* 14, 3, 13.

⁶ On laisse de côté AV 19, 25 *utkūlam*, dont l'accentuation est incertaine (cf. Whitney *ad loc.*), et VS (M) 30, 14 *utkūlanikūlēbhyaḥ*, où le dvandva ne permet pas de reconnaître comment les deux membres qui en font partie sont accentués en tant que mots simples.

⁷ Darmstadt 1923.

⁸ *Altind. Leben*, Berlin 1879, 397.

« Wie's Feuer widerstrebe er, wie's Wasser folge er dem Zug. »
(J. Grill.)⁹

« Let it go contrary like flame, like water following its course. »
(R. T. H. Griffith.)¹⁰

« Like fire (the spell) shall progress in the teeth of obstacles,
like water along its course ! » (M. Bloomfield.)¹¹

« Wie Feuer gehe er rückwärts, (und) geradeaus wie das Wasser. »
(A. Weber.)¹²

« Let it go like fire up-stream, like water down-stream. » (W. D.
Whitney).¹³

« Qu'elle aille comme le feu, à contre-courant, ou bien comme
l'eau qui suit le courant ! » (L. Renou.)¹⁴

On remarquera¹⁵ d'ailleurs que l'accentuation de ces préfixaux
n'est pas celle qui est normale pour les avyayībhāvas à premier
terme régressant; dans le cas présent, on attendrait des oxytons
(type *pratikāmām*).

D'autre part, les contextes respectifs ne permettent de voir
dans ces formations ni des bahuvrīhis (type *prativeśa-* 'dont la
maison est en face, voisin' RV 10, 66, 13) ni des tatpuruṣas cons-
truits selon la formule satellite + nucléus (type *pratijaná-* 'Gegen-
mann, adversaire' AV 3, 3, 5).

Ayant procédé par élimination, il ne reste qu'une hypothèse:
considérer ces préfixaux comme des décompositifs, c'est-à-dire
comme des dérivés nominaux tirés de verbes composés commençant
par un préverbe.¹⁶ Par conséquent, la coupe étymologique n'est pas
anu + kūla-, resp. *prati + kūla-*,¹⁷ mais *anukūl + a-*, *pratikūl + a-*.

⁹ *Hundert Lieder des Atharva-Veda*, Stuttgart 21889, 27 (et p. 148: « Das Bild geht auf die sich bekämpfende Absicht des Absenders und Rücksenders des Fluchs. »)

¹⁰ Benares 1895.

¹¹ SBE 42 (1897), 79.

¹² *Indische Studien* 18 (1898), 220. (« Also zwar rückwärts, aber so sicher immer geradefort, wie das Wasser vorwärts fließt. »)

¹³ HOS 7 (1905): « 'Up-stream', i. e. contrary to the natural direction (*pratikūlam*), or upward. »

¹⁴ *Hymnes et prières du Véda*, Paris 1938, 149.

¹⁵ Comme l'ont signalé L. Renou, *Gr. de la langue véd.*, § 388, et A. Minard, *Trois énigmes sur les Cent chemins*, II, Paris 1956, § 864 b.

¹⁶ Cf. Wackernagel, *Altind. Gr.* II 1, p. 70 (β); Renou, *Gr. de la langue véd.*, § 171.

¹⁷ Ni *anu + Hpa-*: SCL 11 (1960), 475-9; ni *ud + āpyam*: CFS 19 (1962), 87-91.

Si le type *anukūlam*, *pratikūlam* ne présente pas l'accentuation normale des *avyayībhāvas* à préposition gouvernante, ce n'est donc pas parce qu'il est post-rgvédique, mais parce qu'il appartient à une autre classe, plus archaïque, dont le *Ṛk*, contrairement à l'Atharvaveda, n'a pas gardé de trace directe (cf. infra, § 4.2) pour cette famille de mots.

3. A condition que l'hypothèse du paragraphe précédent soit exacte, il est naturel d'admettre que le substantif *kūlam* 'berge' est un dérivé de l'élément verbal *kūl-* conservé dans les préfixaux. C'est donc de ce dernier qu'il faut partir pour débrouiller l'étymologie de *kūlam*. Et comme c'est le signifié, en linguistique diachronique aussi bien qu'en linguistique synchronique, qui commande la recherche (le signifiant en détermine les conditions), on essaiera d'abord d'établir le sens de *kūl-*.

Sans doute s'agissait-il d'un verbe de mouvement, — mouvement rapide, violent et plus ou moins fatal, à en juger d'après les passages de l'Atharvaveda qui ressortissent au thème du *pratihāraṇam* (renvoi de la figurine magique chez le sorcier):

« ... Qu'elle se retourne contre le sorcier comme un char rapide ! » (5, 14, 5; 5, 14, 13.)

« Quelle vole contre lui plus droit qu'une flèche ! Qu'elle le saisisse à son tour comme du gibier ! » (5, 14, 12.)

« Va-t-en d'ici, avec bruit, comme une ânesse détachée ! Retourne-t-en contre les sorciers qui t'ont faite ! » (10, 1, 14.)

On peut tenter maintenant le mot à mot du demi-verset 5, 14, 13ab: « Qu'elle aille, comme le feu en-se-précipitant-contre, en-se-précipitant-droit-en-avant comme l'eau ! »

Si cette traduction est exacte, *pratikūlam* et *anukūlam* n'avaient à l'origine aucun rapport avec la notion de berge; dans le contexte en question, ils ne s'opposent pas comme des contraires, mais forment ce que la rhétorique appelle une accumulation.

Le passage au type préposition gouvernante + *kūla-* 'rive' est sans doute postérieur à l'époque védique: BhP 10, 17, 20 *Kāḷindyā upakūlataḥ* 'sur la rive de la Kāḷindī'; 10, 30, 9 *Yamunopakūlāḥ* 'qui sont au bord de la Yamunā'. Interpréter *anukūlam* et *pratikūlam* étymologiquement comme valant 'le long de la rive', resp.

'contre la rive', c'est substituer à la réalité védique le mirage du sanscrit.

Certes, l'hypothèse selon laquelle *kūlam* 'berge' proviendrait d'un verbe signifiant 'se précipiter' n'est pas de celles qui s'offrent immédiatement. Il n'est cependant pas exceptionnel que des verbes indiquant un mouvement violent soient à l'origine de substantifs marquant une pente rapide. Plusieurs mots désignant en grec, en latin, en celtique et en germanique la côte abrupte et la rive pointent vers une souche commune de nature verbale: gr. *ἐρίπναι* (pl.) 'escarpement' (cf. *ἐριπεῖν* 'tomber, s'abattre'), l. *rīpa* 'rive', gall. *Rhiw* (topon.) 'versant, colline', fris. or. *rip(e)* 'bord, rive', mha. *rīf* 'rive' (cf. v. isl. *rīfa* 'déchirer'). All. *Absturz*, du verbe *stürzen* 'tomber', signifie 'éboulement' (nom d'action), mais désigne aussi le résultat ('éboulis'). Cf. fr. *se précipiter* et *précipice*. Le verbe latin *rapere* 'prendre de force, emporter rapidement' a fourni un dérivé *rapīna* 'rapine', d'où successivement fr. *ravine*, *raviner* et *ravin*.

4. Parmi les racines verbales héritées de l'indo-européen, c'est **kel-/kol-* 'pousser avec force, se précipiter' qui convient le mieux au sens de *kūl-*:

gr. * *κέλλω* (au fut. et à l'aor. seulement: *νηα κέλσαι*), *ὀκέλλω* 'pousser à terre, aborder', *κέλομαι* 'presser, pousser vivement, exciter', *κέλης* 'cheval de course, bateau rapide';

l. *celer* 'rapide';

sk. *kālayati* 'pousser (les chevaux ou le bétail)': Kāth. 10, 6 *prākālayata* (*ctā gāh*).

La possibilité de rattacher véd. *kūl-* à cette racine dépend surtout de trois conditions:

4.1. Admettre qu'il s'agissait d'une racine set: **kel̥-/k̥l̥-*, ou, en formulation laryngaliste: **kél-H-*, **kl-éH-*, **k̥l̥-H-*. En l'absence de témoignages directs, le fait ne peut être que soupçonné.

Par exemple, l'aoriste *κολεῖν* ('*ελθειν* H.) a l'air constitué à la manière de *μολεῖν*, *πορεῖν*, **τορεῖν* (aor. hom. *τορῆσαι*), *θορεῖν*: que l'on interprète la tranche *-ol-*, *-or-* comme un degré zéro (**m̥l̥H-*, **pr̥H-*, **tr̥H-*, **dh̥r̥H-*)¹⁸ ou comme un degré plein (**molH-*,

¹⁸ Cf. Saussure, *Recueil*, 247-8; E. Fraenkel, *Mél. Boisacq*, I, 374.

*porH-, *torH-, *dhorH-), il s'agit de racines dissyllabiques (cf. βλώσκω, πέπωται, τεράμων, θρώσκω).

D'autre part, on reconnaît en général que la formation de κλόνος 'agitation, tumulte' est parallèle à celle de θρόνος. Or, ce mot se rattache à *dherH-, *dhr-eH-, *dhr̥H- (θρήσασθαι, θρώνος).¹⁹

4.2. Admettre que dans certains cas * $\check{l}H$ - pouvait aboutir à $\check{u}l$ - au lieu de $\check{u}r$ - (resp. $\check{i}l$ - au lieu de $\check{i}r$ -).

Cette hypothèse, déjà ancienne, a en tout cas la logique pour elle,²⁰ bien que les exemples, comme on sait, soient peu nombreux et discutés; ²¹ ils sont en contradiction avec la tendance rhotacisante des poètes rgvédiques,²² et ce n'est certainement pas un hasard si le R̥k ne connaît que le substantif *kūlam* (une seule fois), tandis qu'il ignore les préfixaux en *-kūl-*, qui sont de facture plus ancienne, mais verbale: le phonème *l* ne figure en effet jamais dans une forme du Vêda ancien ayant gardé sa valeur verbale.²³

Mais ce dernier ne conserve-t-il vraiment aucun souvenir de ce verbe? L'adjectif *tuvi-kūrmī-* (*tuvi-kūrmīn*), employé comme épithète d'Indra,²⁴ est un composé dont Grassmann a ramené le second membre à la racine **kr̥-* 'faire'. Comme $\check{u}r$ - suppose une base *set̥*, cette étymologie a été abandonnée au profit de *cārati* 'se mouvoir',²⁵ ce qui est phonétiquement possible. Au degré zéro, cependant, le **k^wl̥H*+ consonne): *carcūryāmāna-* (RV), *cūrti-* (Pān.+), *cīrṇa-* (Upan.+). Il est donc préférable de voir dans cette épithète un rgvédisme pour **tuvi-kūlmī-* (**tuvi-kūlmin*). Le RV tolère *l* devant voyelle, mais

¹⁹ Addition: Le mot rgvédique *krāná-*, dont on ne connaît avec certitude ni le sens, ni la fonction grammaticale, ni l'étymologie, peut correspondre phonétiquement à **kl-eH-nó-*.

²⁰ « Ein grundsätzliches Bedenken gegen die Annahme eines ai. $\check{u}l$ aus ar. \check{l} wüsste ich nicht zu rechtfertigen. » Bartholomae, *Sb. Heidelberg* 15 (1924/25), n° 6, p. 10.

²¹ Cf. *āti-kūlva-* (ibid. p. 9); *tūna-* (**t̥l̥-no-*), selon Hübschmann, ZDMG 39 (1885), 92; *sthūnā* (**sth̥l̥-nā*), ibid.

²² Cf. Wackernagel, *Ai. Gr.* 1, p. 217 et les *Nachträge* de Debrunner; Renou, *Gr. de la langue véd.*, § 67.

²³ Wackernagel et Renou, ibid.

²⁴ RV 3, 30, 3; 6, 22, 5; 6, 37, 4; 8, 2, 31; 8, 16, 8; 8, 66, 12; 8, 68, 1; 8, 81, 2.

²⁵ Wackernagel, *Ai. Gr.* 1, p. 24 bas; Wackernagel-Debrunner, § 621 b; Mayrhofer s. v.

ignore la combinaison $\bar{u}lm$ -,²⁶ qu'il remplace par $\bar{u}rm$ - dans $\bar{u}rmi$ - 'vague', $\bar{u}rmin$ 'ondulant' (:vha. *walm*, v. angl. *wielm*, *wylm* 'bouillonnement'). En conséquence, $\bar{k}urmi$ - et $\bar{k}urmin$ sont à $kālāyati$ ce que $\bar{u}rmi$ - et $\bar{u}rmin$ sont à $valati$ et $vālayati$ (Dhātup.).

Le sens obtenu ('qui se précipite avec violence') souligne mieux le caractère d'Indra.²⁷

Il n'est pas inutile d'ajouter que l'hymne où figure $kūla$ - et les 5 autres hymnes du 8^e maṇḍala où apparaît l'épithète d'Indra sont tous attribués à des Kaṇvides et que $kūl$ - et $\bar{k}ūr$ - peuvent donc provenir d'un même milieu linguistique.

4. 3. Admettre que, contrairement à la règle voisine $\bar{u}r + C/ur + V$ (resp. $\bar{u}r + C/ir + V$), $\bar{u}l$ pouvait aussi se rencontrer devant voyelle. Or, cette formule comportait des exceptions.²⁸

Dans le cas présent, l'exception cesserait d'en être une si l'on pouvait montrer que le suffixe commençait par une laryngale, la limite de syllabe passant ainsi entre les deux consonnes: $*k\check{l}H-Ho$. Cette hypothèse n'a rien d'extraordinaire; l'existence d'un suffixe indo-européen $*-Ho-$ est suggérée par h. $\bar{h}a$ -, qui servait notamment à former des dérivés nominaux.²⁹

Sous réserve de la viabilité des hypothèses précédentes, on posera que $kūla$ - ($*k\check{l}H-Ho$ -) est à $kālāyati$ ce que, par exemple, $pūra$ - ($*p\check{r}H-Ho$ -) est à $pārāyati$, ou encore ce que $tīra$ - ($*t\check{r}H-Ho$ -) est à $tārāyati$.

5. Il semble qu'il a existé, parallèlement à $*kel$ -+suffixe $-éH$ -, une formation avec $-eu$ -: $*kel-u$ -, $*kl-eu$ -, $*kl-u$ -.

Les Dhātupāṭhas indiquent une racine klu ($klavate$ 'aller, se mouvoir') et une racine $klav$ ($klavate$ 'hésiter, avoir peur'), mais il n'y a guère de doute qu'il s'agisse étymologiquement d'une même

²⁶ Il ne connaît guère la combinaison lm - après une autre voyelle; tout au plus a-t-il $bilma$ - 'copeau' (1 fois: 2, 35, 12) et le nom d'arbre $śalmā$ - (7, 50, 3; 10, 85, 20), qui appartient à deux hymnes tardifs, dont le premier cité est d'inspiration atharvanique.

²⁷ Cf. 'der s. stark bewegende' (Wackernagel-Debrunner), 'sich mächtig regend' (Mayrhofer). Les traductions de Geldner ('tatenreich', 'vielausrichtend', 'vielunternehmend') reposent sur l'ancienne étymologie et sont donc caduques.

²⁸ Cf. Saussure, *Recueil*, 247, n. 2; Wackernagel, *Ai. Gr.* 1, p. 25-27.

²⁹ Cf. H. Kronasser, *Etymologie der hethit. Sprache*, Wiesbaden 1962 —, § 96.

racine (la peur s'exprimant par l'agitation) et que le sens premier soit celui du mouvement. Les formes attestées sont: *klavita-* 'avec hésitation, en balbutiant',³⁰ *viklava-* 'agité, craintif' (MBh+), *viklavatā, viklavatva-, viklavayati* 'décourager' (Bālarām.), *viklavita-* 'langage timide ou découragé' (BhP), *viklavī kr̥* 'déprimer' (Vāsav.), *viklavī bhū* 'se décourager' (Kād.).

Sk. *klav-* a un correspondant grec si *κελεύω* 'pousser, exciter (chevaux, hommes)', que l'on a coutume de rattacher à *κέλομαι*, est une altération de la forme attendue **κεύω*³¹ comme on le soupçonne. Les sens ne s'accordent pas d'emblée, mais le fossé n'est pas infranchissable, à condition de partir d'un sens premier 'mouvoir'.

Le verbe grec est apparenté au substantif *κέλευθος* 'chemin'. La filiation sémantique est plausible.³² Quant au *-θ-*, il s'agit de l'affixe **-dh-*, caractéristique des verbes d'état, de valeur intransitive et moyenne;³³ on devine même *κελευθ-* derrière certaines formes de *κελεύω* (fut. *κελευσθήσομαι*, aor. *έκελεύσθην*) et de ses dérivés (*κελευστός, κελευστής, κελευστικός*), si le *-σ-* n'y est pas purement analogique comme dans le parfait *κεκέλευσμαι* et les substantifs *κέλευσμα* et *κελευσμός*.

Enfin, en partant de l'étymon **kleudh-*, respectivement **kludh-* pour le verbe, on établira l'équation **kludh-* 'être en mouvement, être agité': véd. *krúdh-* 'être en colère, irriter': av. *hrud* (*hraodaⁱti*) 'avoir peur'. Naturellement, *krudh-* et *klu-* doivent provenir de milieux dialectaux différents. On remarquera aussi que véd. *krudhmi-* ou *krudhmin* 'irritable'³⁴ rappelle les dérivés grecs en *-θμο-*³⁵: cf. *κέλευσμα* 'ordre' ou *κελευσμός* 'id.' (avec *-σ-* analogique pour *-θ-*?), qui ne sont cependant pas directement comparables, vu la disparité des sens.

Henri Frei

³⁰ *Yat klavitam iva niruditam ivā*: Samh. Up. Br. I (éd. Burnell, p. 7, 3)).

³¹ Sous l'influence du verbe de mouvement *έλευ-θ-, ήλυ-θ-*.

³² Cf. all. *Weg* et *be-wegen*: H. Frisk, *Griech. Etymol. Wörterb.*, Heidelberg 1960—, s. v. *κελεύω*.

³³ E. Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris 1935, ch. XI.

³⁴ RV 7, 56, 8a *krúdhmī* (accent douteux), nt. pl. de **krudhmi-* ou nom. sg. m. de **krudhmin* (Wackernagal-Debrunner, § 621 d).

³⁵ Cf. Benveniste, *ibid.*, p. 200.

COMPTES RENDUS

W. BAL, *Introduction à la linguistique*, Université Lovanium, Léopoldville, 1962 (cours et conférences, 1), 20 pages, 40 francs.

Le linguiste belge Willy Bal, connu jusqu'ici par ses études de dialectologie wallonne¹ et de stylistique², publie dans cette brochure le texte remanié d'une conférence faite à l'Université Lovanium.

Il était difficile, en si peu de pages, de présenter les théories avec assez d'ampleur et de souplesse. N'est-il pas trop simple, par exemple, de réduire la linguistique diachronique au changement phonétique et à l'analogie? Est-il vrai qu'« en lexicologie, on peut considérer que chaque mot a son histoire, liée à des faits d'ordre non linguistique (économiques, techniques, culturels, religieux, etc.) »? Les diachronistes actuels ne pensent-ils pas plutôt que l'histoire de chaque mot est constamment liée à celle des autres mots?

La linguistique moderne est résumée dans les rubriques suivantes: *La phonologie* (Troubetzkoy) — *La glossématique* (L. Hjelm-slev) — *La psychosystématique* (G. Guillaume) — *L'école américaine* (L. Bloomfield), qui toutes seraient tributaires, au moins partiellement, de l'enseignement de Saussure. Comme il est aisé de ramener au maître genevois les conceptions les plus inconciliables!

Le paragraphe de la page 13 intitulé *La langue est une forme*, tel qu'il est rédigé, contient une redoutable équivoque:

« Pour F. de Saussure, la langue est une forme, non une substance. On ne trouve en elle que des différences. Une unité linguistique n'a jamais qu'une valeur différentielle. Pas plus qu'une forme

¹ *Lexique du parler de Jamioulx* [Hainaut], Liège, 1949.

² Cf. p. ex. *La comparaison. Son emploi dans 'Gaspard des Montagnes'* d'Henri Pourrat, Léopoldville, 1958, 60 p.

grammaticale n'a de valeur positive propre, inhérente, un mot n'a de sens par lui-même : il n'a de sens que par opposition à d'autres mots parmi lesquels il se situe, avec lesquels il constitue une constellation.

Décrire un état de langue reviendra à identifier, par leur forme, toutes les unités constituantes du discours, de la plus complexe à la plus simple, puis à situer leur position dans le système, à dégager avec leurs fonctions les valeurs qui se déterminent d'après leurs positions respectives. En d'autres termes, le linguiste ne peut travailler que sur des formes, son analyse ne peut dégager que des relations.

Le structuraliste radical va, dans la description du système linguistique, faire abstraction de tout contenu sémantique positif. Il ne considérera que des formes différenciées en situation dans un système et donc engagées dans des relations avec d'autres formes, relations qui constituent la valeur de ces formes. »

Il y a confusion, dans ce texte, entre *forme* opposée à *substance*, et *forme* (signifiant) opposé à *sens* (signifié). Les signifiés, tels que les entend Saussure, n'existent eux aussi que par opposition et font donc également partie de « la forme » opposée à « la substance ».

Un dernier paragraphe traite de l'application de la linguistique à l'enseignement des langues.

On rencontre par deux fois, sous la plume de l'auteur, le célèbre *si pas* (mis pour *sinon* ou *si ce n'est*)³, « barbarisme invétéré en Belgique » (Grevisse dixit !), qu'il est amusant de voir exporté au Congo.

Henri Frei

Helmut GIPPER und Hans SCHWARZ, *Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltforschung*. Teil I: Schrifttum zur Sprachinhaltforschung in alphabetischer Folge nach Verfassern mit Besprechungen und Inhaltshinweisen. (= Wissenschaftliche Abhandlungen der

³ P. 10: « ... les changements de significations (ou évolutions sémantiques) ont pu être classés et ramenés, si pas à des règles aussi précises que celles de la phonétique historique, du moins à des tendances générales. » P. 11: « ... l'école allemande des *Junggrammatiker* (vers 1875-1880), en fait si pas en théorie, a versé dans une conception exagérément mécaniste de la langue... »

Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen, Band 16 a). Lief. 1 (Aakjær – Beughem), 128 p., DM 19.60; Lief. 2 (Bevere – Carnap), 128 p., DM 19.60; Lief. 3 (Carnoy – Droste), 128 p., DM 19.60. Westdeutscher Verlag, Köln und Opladen 1962.

La première impression qui se dégage de ce répertoire est celle du fouillis. Voici par exemple, en raccourci, les titres successifs d'une page prise au hasard :

Le parler des lamineurs de la vallée de Hoyoux.

Une belle famille; quelques néologismes composés de *drome*.

Manuel des superstitions chinoises ou Petit indicateur des superstitions les plus communes en Chine.

Der Tugendbegriff Chr. F. Gellerts auf der Grundlage des Tugendbegriffes der Zeit.

Die neuere idealistische Sprachphilosophie.

Klinisches Wörterbuch. Die Kunstausdrücke der Medizin.

Die bäuerliche Sachkultur im Gebiet der oberen Ardèche.

Los aperos de cultivo en el Valle de Nono, provincia de Córdoba [Argentine; instruments agricoles].

Algunos aspectos arcaicos de la cultura popular cuyana.

Psychologie et linguistique. La politesse bédouine dans les campagnes du nord de la Tunisie.

Pindars Stil.

Das Zugehörigkeitsadjektiv und das Fremdwort.

Si l'on entend par *Sprachinhalt* le domaine du signifié et si l'on admet que le signe linguistique se compose à parts égales d'un signifiant et d'un signifié, ce manuel devrait embrasser théoriquement toute la moitié de la linguistique; en fait, à voir comment les auteurs ont conçu leur programme, cela signifie beaucoup plus, car ils citent, en outre, un grand nombre de publications que l'on ne s'attend guère à rencontrer dans les bibliographies linguistiques, mais qu'ils considèrent évidemment comme ayant un rapport avec la « inhaltbezogene Betrachtungsweise »: astronomie (p. ex. no. 1406: *Kleine Schriften zur Sternkunde des Altertums*), botanique (319: *Handbuch der Pflanzenkrankheiten*), couleurs (1489: *Braun als Trauerfarbe*), droit pénal (244: *Die germanischen Todesstrafen*), géométrie (2737:

Die Aporien des Zeno und die Einheit des Raumes), industrie minière (1497: *Geschichte des Rammelsberger Bergbaues*), littérature (1464: *Geschichte der deutschen Literatur*), logique (749: *Einführung in die Logistik, vorzüglich in den Modalkalkül*), mathématiques (1571: *Sur la pensée mathématique*), morale (2342: *Die Einheit des sittlichen Bewusstseins der Menschheit*), musique (3441: *Prinzip einer Systematik der Musikinstrumente*), neurologie (391: *Design for a brain*), philosophie (2390: *A Chinese philosopher's theory of knowledge*), physique (1713: *The logic of modern physics*), psychologie et pédagogie (3173: *How we think, a restatement of the relation of reflective thinking to the education process*), religion (1959: *Die Idee der Religion. Prinzipien der Religionsphilosophie*), zoologie (2119: *The fauna of ancient Mesopotamia as represented in art*).

Pour des raisons faciles à comprendre, le nombre des publications enregistrées a été réduit à un ensemble d'environ 20 000, appartenant en majorité au XX^e siècle. Les raisons du choix seront indiquées, nous dit-on, dans une Introduction qui paraîtra plus tard. Il est donc bien difficile, pour le moment, de savoir si les titres, évidemment très nombreux, qui ne figurent pas dans cette bibliographie ont été omis par ignorance ou de propos délibéré; ni pourquoi certains en font partie, tels que Bopp (1473: *Über das Konjugationssystem der Sanskritsprache*), Bréal (1683: *Dictionnaire étymologique latin*), Chavée (2438: *Essai d'étymologie philosophique, ...*; 2439: *Lexicologie indo-européenne...*; 2440: *Idéologie lexicologique des langues indo-européennes*), et tant d'autres, qui apparaissent sans un mot qui justifie leur présence.

Beaucoup de ces publications sont suivies d'un résumé et d'une appréciation. Le critère de celle-ci est généralement le degré de conformité avec la « inhaltbezogene Sprachauffassung » de l'école Humboldt-Trier-Weisgerber. On préférerait, pour des raisons pratiques, que les simples sommaires en quelques lignes (*Inhaltshinweise*) soient plus nombreux et qu'en revanche il soit renoncé à des comptes rendus trop étendus, qui ne sont guère à leur place dans un ouvrage de référence. Les deux livres de Dornseiff, *Der deutsche Wortschatz nach Sachgruppen* (3387) et *Bezeichnungswandel unseres Wortschatzes* (3397), ainsi que son article *Das « Problem des Bedeutungswandels »* (3389), reçoivent des pages de commentaires, tandis que *Language*, de Bloomfield (1253), est gratifié de 3 lignes.

Après achèvement de ce répertoire agencé selon l'ordre alphabétique des auteurs, une seconde partie reprendra systématiquement le contenu en le traitant par problèmes et par matières (*Sinnbezirke* : corps, esprit, parenté, couleurs, etc.). On nous promet, en outre, une introduction destinée à renseigner sur les problèmes et les buts de la *Inhaltsforschung* ainsi que sur les principes ayant présidé au choix des titres et des comptes rendus. Provisoirement, on en sera réduit à parcourir le Gipper-Schwarz à la manière d'un catalogue d'antiquaire. C'est-à-dire avec curiosité et profit, et aussi, il faut bien l'avouer, avec l'amusement que procure la visite d'un grand bazar.¹

Henri Frei

¹ Parmi les publications signalées comme non authentifiées, les trois suivantes se trouvent à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève : 2671 (A. Constantin et abbé P. Gave, *Flore populaire de la Savoie*, I = Supplément à la *Revue savoisiennne*), 2887 (F. Damé, *Incertare de terminologie poporană română*, Bucarest 1898), 3093 (O. Dempwolff, *Worte für Seele...*, = *Folia ethno-glossica* 2/1926, H. 3-4, p. 42-70, Hambourg 1926).

S. S. BHAWE, *The Soma-Hymns of the Rgveda*. A fresh interpretation. Part III (RV 9.51-70). (=University of Baroda Research Series, 6). Baroda, Oriental Institute, 1962, x + 228 pages, Rs. 7.20.

Il n'existe pas, pour le Rgveda, de traduction complète de date récente. La dernière, celle de Karl Geldner, a paru de 1923 à 1957, mais elle est en grande partie posthume (l'auteur est mort en 1929), et les recherches faites pendant ces quarante dernières années¹ la rendent caduque sur bien des points.

On accueillera avec sympathie le projet de S. S. Bhawe de publier par étapes, avec le concours de l'Université de Baroda, une nouvelle version complète. L'auteur est parfaitement préparé pour la difficile tâche qu'il s'est assignée et il n'a rien négligé qui puisse fournir une aide supplémentaire dans son travail d'interprétation, en particulier la mise à profit des règles de Pāṇini² et l'utilisation du

¹ Cf. S. S. Bhawe, *Recent Trends in Vedic Research*, Proc. and Trans. All-India Oriental Conference, XXth Session, Bhubhaneshwar 1959, Sect. I, p. 25-47.

² Cf. S. S. Bhawe, *Pāṇini's Rules and Vedic Interpretation*, IL 16 (1955), 237-249 (Chatterji Volume).

commentaire de Venkata Mādhava (consulté en manuscrit pour les parties encore inédites). Docteur de l'Université de Bonn³, il connaît les méthodes et les travaux des indianistes et des linguistes de l'Occident. Le jugement est indépendant (les leçons de Sāyaṇa et de Geldner ne sont acceptées qu'après examen) et le traitement paraît systématique: quelques sondages montrent que les mêmes mots, quand ils figurent dans la même distribution, sont traduits de la même façon. Les notes, qui occupent en moyenne 8 fois plus de place que la traduction, constituent un important commentaire philologique et linguistique.

Les trois fascicules parus⁴ font bien augurer de la suite de cette entreprise.

Henri Frei

³ *Die Yajus' des Aśvamedha*. Versuch einer Rekonstruktion dieses Abschnittes des Yajurveda auf Grund der Überlieferung seiner fünf Schulen. (= Bonner Orientalistische Studien, 25), Stuttgart 1939.

⁴ Les deux premiers appartiennent à la même collection: n° 3 (1957) = Part I: RV 9. 1-15; n° 5 (1960) = Part II: RV 9. 16-50.

Siegfried HEINIMANN, *Das Abstraktum in der französischen Literatursprache des Mittelalters* (Romanica Helvetica, vol. 73). Berne, Francke, 1963, XVI - 196 pages.

L'étude stylistique de l'emploi des abstraits chez Chrétien de Troyes, qui forme la deuxième partie du livre de M. Heinimann, en est aussi la plus intéressante et la plus neuve; la première expose la formation du vocabulaire abstrait des origines à la fin du XII^e siècle, la troisième esquisse brièvement le développement ultérieur jusqu'à la fin du moyen âge. Le rôle des modèles latins, non seulement pour les emprunts directs, mais aussi pour les emplois stylistiques, est bien mis en lumière. L'exposé, fait avec beaucoup de soin et de science, est clair et d'une lecture agréable.

Sans entrer dans le détail des faits et des interprétations, il ne sera peut-être pas inutile de relever une confusion, fréquente chez les linguistes, entre deux acceptions différentes et souvent contradictoires des termes de *concret* et d'*abstrait*. Il y a, d'une part, celle de l'usage quotidien que M. Heinimann définit en ces termes (p. 1):

« Im weiten Sinn gefasst, bezeichnet *konkret* ... all das, was sinnenfällig, anschaulich ist, was sich auf die reale Welt, die äussere Wirklichkeit bezieht, *abstrakt* aber, was unanschaulich, rein begrifflich ist »; d'autre part, celle des grammairiens pour qui le *Nomen abstractum* comprend le *Nomen qualitatis* et le *Nomen actionis* (p. 2). Cette acception nous vient de la scolastique où, nous dit le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de Lalande (p. 9) « on appelait *abstraite* la notion d'une qualité conçue indépendamment des sujets qui la possèdent et *concrète* la notion (générale) de ces sujets eux-mêmes: ainsi *homme* était une idée concrète, *humanité* une idée abstraite ». La définition philosophique moderne est formulée ainsi par Lalande, sous *abstrait*: « Se dit de toute notion de qualité ou de relation que l'on considère à part des représentations où elle est donnée. Par opposition, la représentation complète, telle qu'elle est ou peut être donnée, est dite concrète. » On peut considérer à part de la représentation complète d'une *pomme* ses diverses qualités: forme, couleur, goût, odeur, etc.; ces qualités sont abstraites, au sens logique, bien qu'elles tombent toutes sous les sens; l'objet, la *pomme*, est une représentation complète, donc concrète; il n'est cependant qu'une construction de l'esprit à partir des données sensorielles (voir J. Piaget, *La construction du réel chez l'enfant*).

Pour M. Heinimann (p. 1), le signe linguistique en lui-même est toujours abstrait. Cette conception découle de la définition de l'abstrait comme « rein begrifflich ». Saussure, au contraire, enseigne que le signe linguistique est une entité concrète: « Nous ne voyons pas d'autres identités que celles de valeur. Réalité, élément concret, unité se confondent » (*CFS* 15 (1957), p. 50; voir aussi pp. 41 et 48). Point de vue en parfait accord avec la définition logique: le signe linguistique est une « représentation complète »; le signifié ou le signifiant, « considérés à part », sont des abstractions.

Pour maintenir la distinction entre termes abstraits et termes concrets, M. Heinimann fait appel au référé (p. 1 s.), malheureusement – et il l'indique lui-même, p. 7 – une foule de termes « abstraits » peuvent se référer, suivant le contexte, aussi bien à une notion concrète qu'à une notion abstraite. Le référé de *beautés* est concret dans: *Ciel! quel essaim nombreux d'innocentes beautés*, de même celui de *marche* dans *une marche d'escalier*. On n'aboutirait ainsi à classer que des significations, non des signes. Aux catégories

logiques d'*abstrait* et de *concret* ne semblent pas correspondre, du moins en français, des catégories linguistiques.

Ces remarques ne signifient nullement qu'une étude de l'emploi des noms de qualité et des noms d'action telle que l'a conçue M. Heinemann ne se justifie pas, mais seulement que l'emploi des termes d'*abstrait* et de *concret*, en linguistique, demande quelque précaution; on se gardera, en particulier, de voir toujours dans les mots « abstraits » (au sens logique) des mots plus ou moins « savants »; le langage le plus simple en fait constamment usage: *vie*, *mort*, *faim*, *soif*, etc. (exemples donnés par l'auteur, p. 21).

A. Burger

Hans-Heinrich WÄNGLER, *Atlas deutscher Sprachlaute*. Deuxième édition remaniée. Berlin, Akademie-Verlag 1961, 41 pages, 29 planches en app. 29 DM.

Ouvrage de l'école hambourgeoise de phonétique déjà situé au n° 18 des présents *Cahiers* (p. 116), l'*Atlas deutscher Sprachlaute* de H.-H. Wängler est une description des phonèmes allemands qui repose sur des photographies de la bouche prises de devant et de face, sur des palatogrammes et de nombreuses radiographies.

Après une introduction générale sur les phonèmes et les différentes méthodes phonétiques de les représenter, sur leur formation, leur classification et leur transcription, M. Wängler donne un aperçu des sons allemands, où l'interprétation des faits acquis de la science se fonde souvent de façon heureuse avec les résultats de ses propres recherches. L'apport le plus original figure dans un chapitre par trop sommaire sur le classement des phonèmes d'après la direction que la langue tend à adopter dans les différentes positions articulaires (« Richtungstendenz der Zunge » p. 33-34). Dans le schéma des voyelles disposées de ce point de vue, on s'étonne de voir placées les voyelles composées y ʏ ø œ avant les autres voyelles palatales (à cause de l'avancement des lèvres?) et de trouver, parmi les voyelles vélaires, l'ordre u o u ɔ. Un commentaire détaillé de cette succession surprenante aurait été utile.

La description générale est accompagnée de 29 planches d'une netteté et d'une beauté exceptionnelles: reproduisant les photographies les plus caractéristiques et les mieux réussies d'une collection abondante, elles illustrent des positions articulatoires essentielles de l'allemand; en outre, chaque planche est recouverte d'une feuille transparente sur laquelle des lignes schématiques sont dégagées des photographies. Le choix de planches publié comporte cependant des économies quelque peu regrettables: Pour les paires de phonèmes b-p, d-t, g-k, f-v, s-z, ç-j, il n'y a chaque fois qu'une planche malgré les différences de tension et de surface de contact qui existent entre les deux termes d'un tel couple, et le lecteur ne sait pas avec certitude si la planche illustre la douce (le g dans Egge par exemple) ou la forte (Ecke); comme, dans les trois premières paires, la douce est citée avant la forte et que l'articulation de la forte aspirée est plus difficile à montrer par une photographie statique, le lecteur peut tout juste supposer que c'est l'articulation de la douce qui a été illustrée. Quant aux voyelles, il y a des planches pour ε u: υ o: ɔ , mais non pas pour ε long (wäre), ni pour u et o fermés brefs inaccentués, qui se trouvent dans la première syllabe de Muséum et de sófort. Serait-ce la différence de durée qui expliquerait l'ordre surprenant u o υ ɔ dans le schéma des voyelles classées selon la direction de la langue (p. 34)? D'autre part, un tableau d'ensemble sur lequel seraient reportées les lignes caractéristiques dégagées de toutes les planches faciliterait beaucoup la comparaison de ces dernières; l'ordre dans lequel celles-ci se suivent mériterait aussi d'être spécifié dans la table des matières.

L'ouvrage reste encore muet sur plusieurs autres points, mais M. Wängler a bien voulu me donner certaines précisions: Comme ses premières radiographies remontent à une époque où la technique laissait à désirer en la matière et qu'il avait besoin de centaines d'images pour obtenir un choix de bonnes reproductions, il n'a pas osé imposer une aussi grande charge de rayons X à un sujet d'expérience autre que lui-même. Il lui fallait préférer la prudence à la règle d'or de l'expérimentation, selon laquelle l'informateur observé ne devrait pas être au courant de l'objet de la recherche. Les planches de l'atlas montrent donc l'articulation de l'auteur, Hambourgeois de naissance, dont la langue maternelle et principale est l'allemand, qu'une formation suivie a habitué à parler conformément aux nor-

mes de la bonne prononciation de cette langue; il comprend et pratique le bas allemand seulement en tant que parler mineur appris, qui n'a guère d'importance ici. Pour l'articulation de l'r dans rot, l'ouvrage fournit deux planches, l'une avec r alvéolo-coronal vibrant et l'autre avec r vélaro-postdorsal vibrant; l'auteur me signale que les deux variantes lui sont familières: la première, celle de sa mère, il la pratique encore en diction et dans le chant; la deuxième lui est habituelle dans la conversation courante.

A la différence de l'ouvrage normatif de Siebs – qui expose et recommande des conventions abstraites qu'ont pu accepter des représentants autorisés de l'enseignement, du théâtre, de la radio et des PTT provenant des principales régions de langue allemande –, l'atlas de M. Wängler illustre les phonèmes allemands par un choix d'articulations concrètes d'un Hambourgeois cultivé, phonéticien conscient de l'objet étudié. Des enquêtes analogues faites avec des cobayes profanes, caractéristiques des zones essentielles du domaine allemand, mais ignorant l'objet de la recherche, nous livreraient un atlas au sens géographique du terme.

Ces quelques réserves et suggestions ne devraient cependant pas faire oublier que le bel ouvrage de Hans-Heinrich Wängler est un véritable succès: une troisième édition se révèle déjà nécessaire. Les planches sont si expressives qu'elles ont droit à une place d'honneur dans toute bibliothèque de phonétique.

Félix Kahn

Thomas A. SEBEOK – Frances J. INGEMANN: *An Eastern Cheremis Manual*. Indiana University Publications, Uralic and Altaic Series, Vol. 5. 109 S. Bloomington, 1961.

Die Indiana Universität in Bloomington hat sich nach dem zweiten Weltkrieg zu einem beachtlichen Forschungszentrum der uralischen Sprachwissenschaft entwickelt. Besonders verdient jene Arbeit eine aufrichtige Anerkennung, die von Prof. Sebeok und vielen anderen Forschern auf dem Gebiet der tscheremissischen Sprache durchgeführt worden ist. Von diesem lebhaften Interesse am Tscheremissischen zeugt auch das Lehrbuch, das hier besprochen werden

soll. Das gesamte Material hierfür haben die Verfasser von einer einzigen Gewährsperson gesammelt, einem Tscheremissen, der aus der Baschkirischen Republik (dem ehem. Gouvernement Ufa) stammt, d.h. aus dem Teil des osttscheremissischen Dialektgebietes, der in der Nähe des Urals liegt. Der Dialekt des Sprachmeisters steht der heutigen osttscheremissischen Schriftsprache nahe, so dass sich diese seine Mundart sehr gut als Ausgangspunkt für das Studium des Tscheremissischen eignet. Die Ufaer Besonderheiten kommen am deutlichsten in der Betonung zum Ausdruck, die im Buch auf S. 9 kurz dargestellt wird. Durch den Einfluss des Tatarischen ist in diesem Dialektgebiet eine Tendenz zur Endbetonung entstanden, wodurch die ursprünglichen Verhältnisse verwirrt werden. Da bei der im Lehrbuch verwendeten Orthographie der Akzent nicht bezeichnet wird, kann man den Text gut auch in der Betonung der Schriftsprache lesen, wofür in dem Buch zwar keine Regeln angegeben werden.¹ Einige begrenzte Dialektformen wie die auf S. 22 erwähnten *onagəl* 'wir sind nicht' und *odagəl* 'ihr seid nicht' wären für den Studierenden verständlicher, wenn erwähnt worden wäre, dass sie durch Metathese aus den normalen Formen *ogənal*, *ogədəl* entstanden sind.

Das nach den Prinzipien des amerikanischen Strukturalismus verfasste Werk gliedert sich in die folgenden Teile: « Phonology » S. 5-9, « Morphophonemic Alternations » S. 10-13, « Grammar » S. 14-53, « Texts » S. 54-89 und « Glossary » S. 90-109.

Es ist wahrscheinlich, dass die Orthographie des Lehrbuches den Anforderungen der modernen amerikanischen Sprachwissenschaft voll entspricht. Ferner weicht sie nicht sehr ab von der vereinfachten Transkription in Björn Collinders Werk « Survey of the Uralic Languages » und auch nicht von der Rechtschreibung der heutigen osttscheremissischen Schriftsprache. Der auffallendste Unterschied liegt in der Bezeichnung der normalerweise wie ein bilabialer Spirant ausgesprochenen β durch *b*, z. B. *buj* 'Kopf, Ende', *lebaš* 'Dach, Deckel', vgl. Collinder *wuj*, *lewaš*, osttscheremissische Schriftsprache *вуї*, *леваш*. Die Spiranten δ und γ werden in allen drei Quellen durch *d* und *g* wiedergegeben. Bei Collinder und in der osttschere-

¹ In der Schriftsprache und in jenen Dialekten, auf denen sie gründet, hat der Akzent in vielen Fällen eine wichtige distinktive Funktion, z. B. *šérɣe* 'teuer' ~ *šeryé* 'Kamm', *kólna* 'wir hörten' ~ *kolná* 'unser Fisch'.

missischen Schriftsprache beruht dies offensichtlich auf praktischen typographischen Gründen, bei Sebeok-Ingemann ist jedoch das phonologische Prinzip entscheidend: die Spiranten sind Allophone der Phoneme *b*, *d*, *g*. Das stimmt, doch in Wirklichkeit werden die betreffenden Phoneme nur unter sehr begrenzten Voraussetzungen als Klusile ausgesprochen, und zwar im Wortinnern als letzte Komponenten von auf Nasal anlautenden Konsonantenverbindungen. (Dialektal wird an Stelle des Spiranten nur nach einem homorganen Nasal ein Klusil gesprochen, und es gibt auch Mundarten, wo der Palatalspirant γ sogar noch nach dem homorganen Nasal η auftritt.) Wenn also die Frequenz entscheiden dürfte, welches Allophon in der phonematischen Schreibweise verallgemeinert wird, müsste man unbedingt β , δ , γ den Vorrang geben. Es sei noch hinzugefügt, dass das tscheremissische anlautende β das finnisch-ugrische $*v$ vertritt, während inlautend β , δ , $\gamma < \text{fiugr.} *p, *t, *k$. Auch die im Wortanlaut als solche erhaltenen stimmlosen Klusile können in fortlaufender Rede durch den Einfluss des Sandhi als Spiranten bzw. (nach Nasalen) stimmhafte Klusile ausgesprochen werden. Die Sandhi-Erscheinungen berücksichtigt die Orthographie des Lehrbuches nur bei einigen Partikeln sowie bei Wörtern, die ständig als letzte Teile von Wortverbindungen und Komposita auftreten, welche dann entweder unmittelbar oder durch einen Bindestrich getrennt dem vorhergehenden Wort angefügt werden. Mitunter ist eine durch Sandhi entstandene Form selbständig geworden. Ein Beispiel hierfür ist das im Wörterverzeichnis des Lehrbuches erwähnte *bondo* (= *βondo*) 'Strauch', das vom zweiten Teil der Benennungen einiger Beerensträucher aus *pondo* 'Stock, Stab' zu einem eigenen Wort wurde. Ebenso ist *beləš* (= *βeləš*) 'nach, gegen' die Illativform des auf *p* anlautenden Wortes *pel(e)* 'Hälfte, Seite'. In der Orthographie der osttscheremissischen Schriftsprache ist aus der Postposition mit der Bedeutung 'zur Zeit, während' die sekundäre Sandhivariante *годым* (= *γodəm*) verallgemeinert worden, bei Sebeok-Ingemann dagegen die ursprüngliche, auf *k* anlautende Form *kodəm* (das Wort ist der Akkusativ von *kot* 'Jahr, Zeit').

Zu den Besonderheiten, die die strukturalistische Theorie in der Orthographie des Buches bewirkt, gehört, dass die bei den Allomorphen der Morpheme auftretenden Lautwechsel sogar sehr genau berücksichtigt werden, während gleichzeitig die Allophone mö-

glichst zu einem Phonem verbunden werden. So werden z. B. beim Possessivsuffix der 3. Pers. Sing. u.a. die Parallelformen *-že*, *-žo*, *-žö*, *-žə*, *-še*, *-šo*, *-šö*, *-šə* notiert (vgl. S. 11). All dies sind Varianten der ursprünglichen Lautgestalt dieser Endung, *-žə*, über deren Auftreten ebenso genaue phonetische Regeln gegeben werden können wie z. B. über das Vorkommen der Allophone *b* und *β* des Phonems *b*.

Grundsätzlich interessant und schwer zu entscheiden ist hinsichtlich des Tscheremissischen das Problem, inwiefern die Wörter zusammen- oder getrenntgeschrieben werden. Es ist hier nicht möglich, eingehend zu untersuchen, wie die Verfasser diese Frage gelöst haben. Erwähnen wir nur, dass auf S. 48 mitgeteilt wird, dass die proklitischen und enklitischen Wörter, welche mit dem nebenstehenden Wort eine von einem Akzent getragene Gruppe bilden, in der Schrift durch einen Bindestrich von dem benachbarten Wort getrennt werden. Andererseits sind jedoch solche in den Texten fortwährend auftretenden Elemente wie *teč(ən) ~ deč(ən)* 'aus der Nähe, aus, von', *ten(e) ~ den(e)* 'bei, mit' und *tek(e) ~ dek(e)* 'nahe zu, zu, nach', welche abgeschliffene Formen von den Adverben *terčən* 'von Hause', *terne* 'zu Hause' und *terke* 'nach Hause' sind, regelmässig ohne Bindestrich mit dem vorhergehenden Wort zusammengeschrieben. Wenn die in Rede stehenden Elemente als Suffixe aufgefasst worden wären, was bei diesem Dialekt ja möglich wäre (vor ihnen ist der Endvokal des Wortstammes nämlich reduziert wie im Wortinnern, wir finden keinen Vollvokal wie im Auslaut, z. B. *urgəzəden* 'mit dem Schneider', vgl. *urgəzən* Gen. 'des Schneiders', aber *urgəzo* Nom. 'Schneider'), so hätte man einen Bindestrich auch gar nicht zu erwarten, doch auf S. 48 werden diese enklitischen Wörter als Postpositionen bezeichnet. Es ist verständlich, dass die Verfasser in diesen prinzipiell unklaren Fragen zwischen den verschiedenen Alternativen geschwankt haben. Im Wörterverzeichnis S. 97 ist z. B. *-koč* 'durch, über' als Element angegeben, das mit einem Bindestrich an das vorhergehende Wort gefügt wird, in der praktischen Anwendung im Buche wird es jedoch unmittelbar an das betreffende Nomen geschrieben: *kornəgoč* 'über den Weg' (S. 40), *čodragoč* 'durch den Wald' (S. 71).

Der Grammatikteil beschäftigt sich eigentlich nur mit der Morphologie, doch wird auch der syntaktische Gebrauch zahlreicher Flexionsformen an Beispielen erläutert.

Die Bezeichnung einiger Suffixe erweckt Aufmerksamkeit. In Fällen, wo dem Suffixkonsonanten ein reduzierter Vokal ə vorangeht, sind die Verfasser der Meinung (wie auch die in den letzten Jahren in der Sowjetunion erschienenen tscheremissischen Sprachlehren), das ə gehöre zum Stamm, wenn der absolute Stamm des Grundwortes auf einen Vokal endet, dagegen zum Suffix, wenn der absolute Stamm des Grundwortes auf einen Konsonanten endet. Auf diese Weise werden als Endungsvarianten des Akkusativs *-m* ~ *-əm* (z. B. *šəžə-m* 'im Herbst' ~ *jüd-əm* 'in der Nacht'), des Genitivs *-n* ~ *-ən* usw. angeführt. Für die deskriptive Darstellung ist eine derartige Technik zu verteidigen und vielleicht auch zu empfehlen, doch würde den Studierenden sicher auch ein Hinweis auf die Sprachgeschichte interessieren: ə ist in allen Fällen ein Element, das ursprünglich zum Stamm gehört hat; bei den einsilbigen konsonantstämmigen Wörtern der heutigen Sprache ist der Endvokal des Stammes unter bestimmten Bedingungen geschwunden. Offensichtlich aus Versehen ist ein solches ə einige Male als suffixial bezeichnet worden, das auch nach dem Standpunkt der Verfasser den Endvokal des Stammes darstellt: *čənešt-əl-am* 'ich fliege (hin und her)' (S. 16) pro *čəneštə-l-am* und *il-əš* 'Leben' (S. 32) pro *ilə-š*. Historisch richtig, doch nicht dem im Lehrbuch befolgten Prinzip entsprechend ist die Bezeichnung *ləš-əl* 'nahe, -gelegen' (S. 32); da das Stammwort konsonantstämmig ist, (vgl. *ləš-ke* 'in die Nähe', *ləš-ne* 'in der Nähe'), wäre folgerichtig *ləš-əl* zu schreiben. Alle verbalen Ableitungssuffixe werden (wie auch in den russischen Grammatiken der tscheremissischen Sprache) als auf einen Konsonant auslautend dargestellt, doch an sich ist eine solche Bezeichnungsweise nur für die konsonantstämmigen, d. h. nach der sog. *am*-Konjugation flektierenden abgeleiteten Verben zu billigen. Das Ende des Suffixteils der vokalstämmigen, d. h. zur *em*-Konjugation gehörenden Verben wäre als ə anzugeben. Somit lauten die Suffixe *-kt* ~ *-əkt*, *-t* ~ *-d*, *-tar* ~ *-dar* ~ *-ar* (S. 16), *-l*, *-at*, *-ed*, *-kal* (S. 17) genauer bezeichnet *-(ə)ktə* (z. B. vertritt der Imperativ der 2. Pers. Sing. *ərakte* < *əraktə* 'erwärme!' den absoluten Stamm des in Rede stehenden Ableitungstypus), *-tə* ~ *-də*, *-tarə* ~ *-darə* ~ *-arə*, *-lə*, *-atə*, *-edə*, *-kalə*.

Die Konjugation der Verben wird auf den Seiten 18-22 behandelt. Es wird erwähnt, dass es im Tscheremissischen fünf « tense-

mood-aspects » gibt. Modi und Tempora werden also in der gleichen Kategorie vereint. Wie in der traditionellen Grammatik werden zwei Tempora genannt: das Imperfekt (past-personal od. past imperfect) und das Perfekt. Die periphrastischen Tempora der Vergangenheit, deren die tscheremissischen Forscher (z. B. in dem 1961 erschienenen Werk «Sovremennyi marijskij jazyk, Morfologija») vier im Indikativ und eins im Desiderativ unterscheiden, werden auf S. 23-24 unter der Überschrift «Other Verbal Phrases» angeführt. In den Darstellungen der tscheremissischen Grammatik herrschen hinsichtlich der Kategorie der Verbalnomina ziemliche Meinungsverschiedenheiten. Dieser Begriff wird von Sebeok-Inge-mann folgendermassen definiert: «A verbal noun is a substantive, derived from a verb, which retains certain syntactic functions of a verb but which does not occur alone as a predicate» (S. 26). Die Definition trifft vielleicht auf das Idiom des Sprachmeisters der Verfasser zu, doch fehlt ihr insofern die Allgemeingültigkeit, als die mit den Suffixen *-mə* (S. 27) und *-šaš* (S. 29) gebildeten Verbalnomina recht allgemein, wie u.a. in der eben erwähnten sowjetischen Grammatik S. 249 festgestellt wird, als Prädikat zum Ausdruck unpersönlicher (passivischer) Handlung auftreten: *Očijəmat* (= Akkusativobjekt) *süretləme* 'auch hat man Očij porträtiert'; *sat üməleš izišak laskan šinčən kanəšaš* 'man muss sich höflich für eine Weile im Schatten des Gartens niedersetzen, um auszuruhen'. Beim Suffix *-mə* steht die Bemerkung: «This suffix occurs as zero immediately before *mönğö* 'after'.» Zur Erklärung des Satzes lässt sich sagen, dass vor der betreffenden Postposition der blosse Verbalstamm in der gleichen Funktion wie das Verbalnomen auf *-mə* auftritt (z. B. *te pajram erte mönğö* 'nach Ablauf dieses Festes' S. 28), doch ist vorläufig nicht geklärt, ob es sich dabei um den ursprünglichen Stamm handelt oder ob sich der Typus *erte mönğö* durch Haplologie aus einem früheren **ertəmə mönğö* entwickelt hat. Das S. 29 als besonderes Ableitungssuffix erwähnte *-šə-n* (*-ak*) gehört in den Zusammenhang des davor behandelten Suffixes *-šə*; das *-n* ist die Endung des Genitiv-Instruktivs. Auf genau die gleiche Weise handelt es sich bei dem Suffix *-tə-m-aš-ən* ~ *-də-m-aš-ən* (S. 30) um das voraufgehende Suffix *-tə-m-aš* ~ *-də-m-aš* plus Genitivendung. Das Suffix *-də-gəč* (S. 29-30) ist wiederum die vorangehende Nominalbildungssilbe *-te* ~ *-de* ~ *-tə* ~

-də- plus Elativendung. Die Form auf *-ən ~ -en ~ -n* (S. 30) ist mit der Begründung als eine nicht zu den Verbalnomina gehörende « verbal particle » angesehen worden, dass keine anderen Suffixe daran angeschlossen werden können. Allgemein betrachtet verhält es sich jedoch nicht so, denn diese Form kann in Verbindung mit dem Charakter des Komparativs und einigen Possessivsuffixen auftreten (vgl. Sovr. mar. jazyk, Morf. 255).

Von einem recht eigenartigen Substantivableitungssuffix *-gə ~ -ə ~ -tə ~ -tət ~ -ət* ist auf S. 32 die Rede. Hier hat man zwei Suffixelemente *-gə* (z. B. *joškar-ge* 'rot') und *-t* (z. B. *kum-ət* 'drei,' eigentl.: *kumə-t*), die genetisch keinerlei Zusammenhang haben, mit der Begründung als gegenseitige Allomorphe aufgefasst, dass sie bei den betreffenden Wörtern in attributivem Gebrauch fehlen (*joškar*, *kum*). Aus dem gleichen Grunde sind die Vokale der zweiten Silbe von *šeme* 'schwarz' und *ošo* 'weiss', die zum Stamm gehören und durchaus keine suffixalen Elemente sind, sowie das ganze Element *-te*, *-tə-* der zweiten Silbe der Zahlwörter *ikte* 'eins' und *koktət* 'zwei', das ebenfalls zum Stamm gehört, zu den Allomorphen des betreffenden « Suffixes » gezählt worden. Die als Attribute auftretenden *šem*, *oš*, *ik*, *kok* sind verstümmelte Stämme, für die auch aus den anderen Sprachen prinzipielle Vergleichspunkte unter den Attributformen angeführt werden können. Die Verbindung der erwähnten heterogenen Elemente zu einem und demselben Morphem beruht sicher ganz auf dem strukturalistischen Prinzip der Distribution, doch ist das Ergebnis auf jeden Fall überraschend. Auf die gleiche Weise werden auf S. 37 verschiedene Suffixe zu dem Lativsuffix *-an ~ -šan ~ -šagən ~ -ran ~ -ragən ~ -agən* vereint. Diese zusammengesetzten Suffixe haben zwar gemeinsame Elemente: das lativische *-š-* und die lokale Partikelendung *-an* (nach Yrjö Wichmanns Terminologie der 3. Lativ); möglicherweise ist auch *-agən* eine Anhäufung lativischer Suffixe. Auf S. 33 wird das auslautende *-n* solcher Formen wie *kečə-n* 'jeden Tag', *koktə-n* 'zu zweien' als Ableitungssuffix betrachtet, doch handelt es sich um Genitiv-Instruktive der betreffenden Wörter – als temporale bzw. modale Adverbien gebraucht –, die besser in dem Abschnitt über den Genitiv S. 35-36 hätten erwähnt werden können. Als einheitliches Illativsuffix wird auf S. 38 ausser der gewöhnlich angeführten längeren und kürzeren Variante dieses

Suffixes $-škə \sim -əškə \sim -eškə$ bzw. $-š \sim -əš$, auch $-kə \sim -k$ angegeben (nach Wichmanns Terminologie die Endung des 2. Lativs), die als zweiter Teil im längeren Illativsuffix auftritt, isoliert jedoch nur in einigen lokalen Partikeln, wie auch die Verfasser erwähnen. Da dessen Distribution also nicht die gleiche ist wie die der Illativsuffixe, die zum Substantivparadigma gehören, so wäre es angebracht gewesen, daraus eine eigene Untergruppe zu bilden, wie auch bei der Behandlung des Inessivs (S. 38-39) das gewöhnliche Inessivsuffix $-štə \sim -əštə$ sowie das lokale Partikelsuffix $-nə$ (nach Wichmann die Endung des Lokativs) $\sim -n$ getrennt erwähnt sind. Das Suffix $-č \sim -əč \sim -čən \sim -əčən$, das nur in Partikeln auftritt und von Wichmann die Endung des 2. Elativs genannt wurde, wird auf S. 39 als Elativsuffix dargestellt, wobei S. 40 fortgesetzt wird: «Two other forms possibly related to this case suffix are $-kəč \sim -kəčən$ and $-beč \sim -bečən$.» Der letzte Teil $-č(ən)$ der eben erwähnten Suffixe ist auch natürlich identisch mit der Endung des 2. Elativs. Der im Suffix $-kəč(ən)$ (nach Wichmanns Terminologie der Elativendung) auftretende erste Teil $-kə-$ kann das gleiche Element wie die oben angeführte Endung des 2. Lativs sein, was jedoch unsicher ist. Dagegen ist der Ursprung des Suffixes $-beč(ən)$ (genauer bezeichnet $-beč(ən)$) klar. Es handelt sich um eine gleichsam in die Stellung eines Kasussuffixes geratene Postposition, die sich als Resultat der Sandhiwandlung im Wortanlaut $p > \beta$ und bestimmter bei Postpositionen gewöhnlicher Abnutzungserscheinungen aus dem Adverb $peləč(ən)$ 'von der Seite' entwickelt hat. Das Bild, das Wichmann (und ihm folgend Collinder), die sowjetischen Erforscher des Tscheremissischen sowie Sebeok-Ingemann vom Kasussystem der tscheremissischen Sprache entwerfen, weist jeweils ziemlich Unterschiede auf. Es würde in diesem Zusammenhang zu weit führen, auf diese Frage einzugehen, die an sich von ausserordentlicher Wichtigkeit ist. Bereits auf Grund der oben vorgebrachten Bemerkungen wird zum Ausdruck gekommen sein, dass die Verfasser des vorliegenden Werkes keinen prinzipiellen Unterschied machen zwischen den Kasussuffixen, die zum eigentlichen Substantivparadigma gehören und jenen, die nur an Partikeln vorkommen. Die Suffixe des Ablativs $-leč$ und des Komitativs $-ge$, die Wichmann zu den eigentlichen Kasusendungen zählte, und die in dem betreffenden Dialekt wahrscheinlich auch nur rudimentär, an verschiedene

Pronominalstämme angeschlossen auftreten, lassen sie ganz ausser acht. S. 44 werden in dem Kapitel « Other pronouns » zwar solche Formen wie *tuleč* 'after that', *taleč* 'from this', *sadaleč* 'after that', *sedaleč* 'after this'; *tuge* 'thus', *tage* id., *sedage* id. erwähnt.

Die Textsammlung enthält in der Hauptsache Proben aus der Folklore, die sich unter den Tscheremissen bis in unsere Tage erstaunlich gut erhalten hat. Noch im letzten Weltkrieg hat man von jungen Soldaten und Kriegsgefangenen, zu denen auch der Sprachmeister der Verfasser gehören dürfte, in verschiedenen Gegenden ziemliche Mengen tscheremissischer Volksdichtung aufgezeichnet. Die Lesestücke sind kurz, zeigen klare Konstruktionen und sind zum grossen Teil ganz leicht, so dass sie gut für Anfänger geeignet sind.

Einige Druckfehler und Versehen enthält das Werk noch, von denen die folgenden störend wirken: S. 8, 19. Zeile v. u. heisst es, von *a trete* die vordere Variante nach *o*, *u* auf; muss heissen: nach *ö*, *ü*. – S. 22, 8. Zeile v.u. *münderke* 'weit, -hin' anstatt *mündärkö*. – S. 32, 1. Zeile v.o. wird das Suffix *-če* erwähnt, richtig: *-čə* (*-če* ist nämlich nur eine Variante dieses Suffixes, andere sind *-čo*, *-čö*). – Auf S. 35, 12. Zeile v. o. heisst es, dass als Suffixvariante des Akkusativs auch Schwund (Ø) auftreten kann. In dieser Form, ohne Kommentar, ist die Darstellung irreführend. Wenn mit Schwund solche Fälle gemeint sind, wo die mit dem Possessivsuffix versehene, nominativähnliche Form wie der Akkusativ, d.h. als Objekt verwendet wird, hätte dies eigens erwähnt werden müssen. – S. 41, 19. Zeile v.u. steht *užem* 'ich sehe' statt *užam*. – In dem Verzeichnis S. 52 « Verbal Nouns, Adjectives and Particles » fehlen die Beispiele für die Verbalnomina auf *-maš*.

Trotz der oben vorgebrachten Bemerkungen hat der Rezensent eine durchaus positive Meinung vom Werk Sebeok-Ingemanns. Es zeigt eine beachtliche, sowohl praktische als auch theoretische Beschlagenheit in der tscheremissischen Sprache. Die von den Verfassern benutzte Methode kann natürlich zu diversen Stellungnahmen veranlassen, doch ist es auf jeden Fall auch für die Nicht-Strukturalisten interessant und empfehlenswert, sich eingehend damit zu beschäftigen.

Erkki Itkonen

TABLE DES MATIÈRES

E. BENVENISTE : Saussure après un demi-siècle.	7
N. SLUSAREVA : Quelques considérations des linguistes soviétiques à propos des idées de F. de Saussure	23
J. KURYŁOWICZ : Le mécanisme différenciateur de la langue	47
HENRI FREI : Védique <i>Kúlām</i> 'Berge'	55
<i>Comptes rendus</i>	64

Adresses des auteurs d'articles ou de comptes rendus:

EMILE BENVENISTE, 1, rue Monticelli, Paris (xiv^e)

ANDRÉ BURGER, 16, avenue Peschier, Genève

HENRI FREI, 3, chemin des Voirons, Chêne-Bougeries, Genève

ERKKI ITKONEN, Aurorankatu 19 A 7, Helsinki

FÉLIX KAHN, 22, rue des Charmilles, Genève

JERZY KURYŁOWICZ, 1, Podwale, Cracovie

NATALIE-A. SLUSAREVA, Metrostroevkaya 38, Moscou G-34

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale

N ^{os} 1-11, 1941 à 1953	épuisés
N ^o 12, 1954, 88 pages	12 francs
N ^o 13, 1955, 72 pages	10 francs
N ^o 14, 1956, 64 pages Hommage à Serge Karcevski . . .	10 francs
N ^o 15, 1957, 138 pages Numéro spécial pour le centenaire de Ferdinand de Saussure, articles de André Marti- net, R. Wells, H. Frei. Textes inédits de F. de Saus- sure	15 francs
N ^o 16, 1958-1959, 100 pages	15 francs
N ^o 17, 1960, 74 pages	15 francs
N ^o 18, 1961, 96 pages	15 francs
N ^o 19, 1962, 124 pages	20 francs
N ^o 20, 1963, 84 pages	20 francs
N ^o 21, 1964, 160 pages	20 francs

DROZ

J. DESCROIX

GLOSSAIRE DU PATOIS DE LANTIGNIÉ-EN-BEAUJOLAIS

117 pages 5 francs

K. STRECKER

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DU LATIN MÉDIÉVAL

3^e édition, 76 pages 4 francs

R.-L. WAGNER

INTRODUCTION A LA LINGUISTIQUE FRANÇAISE

2^e édition, 88 pages plus 68 pages de suppl. 12 francs

A. MARTINET

LA DESCRIPTION PHONOLOGIQUE

64 pages 4 francs

M. BURGER

RECHERCHES SUR LA STRUCTURE ET L'ORIGINE
DES VERS ROMANS

188 pages 16 francs

R. DE DARDEL

LE PARFAIT FORT EN ROMAN COMMUN

175 pages 16 francs

DROZ